



17-7-68

LES

MILLE ET UNE NUITS





Jouaust Ed.

Imp. A. Salmon

HISTOIRE DE ZOBEIDE
(Nuit LXIV)

GALLAND

LES MILLE & UNE NUITS

CONTES ARABES

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE

PRÉFACE DE JULES JANIN

Vingt et une eaux-fortes par Ad. Lalauze

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI





LES
MILLE ET UNE NUITS

XLe NUIT.

DINARZADE, ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'histoire du second calender qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la sultane avant le jour. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'histoire que vous nous avez promise. » Scheherazade aussitôt adressa la parole au sultan, et parla dans ces termes :

Sire, l'histoire du premier calender parut étrange à toute la compagnie, et particulièrement au calife. La présence des esclaves avec leurs sa-

bres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au vizir : « Depuis que je me connois, j'ai bien entendu des histoires, mais je n'ai jamais rien ouï qui approchât de celle de ce calender. » Pendant qu'il parloit ainsi, le second calender prit la parole, et, l'adressant à Zobéide :

HISTOIRE DU SECOND CALENDER

FILS DE ROI.

« Madame, dit-il, pour obéir à votre commandement, et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

« J'étois à peine hors de l'enfance que le roi mon père (car vous saurez, Madame, que je suis né prince), remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi tout ce qu'il y avoit dans ses États de gens qui excelloient dans les sciences et dans les beaux-arts. Je ne sus pas plus tôt lire et écrire que j'appris par cœur l'Alcoran tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les préceptes et la règle de notre religion. Et, afin de m'en instruire à fond, je lus les ouvrages des auteurs les plus approuvés, et qui l'ont éclairci par leurs com-

mentaires. J'ajoutai à cette lecture la connoissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de notre prophète par les grands hommes ses contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit notre religion, je me fis une étude particulière de nos histoires; je me perfectionnai dans les belles-lettres, dans la lecture de nos poètes, dans la versification. Je m'attachai à la géographie, à la chronologie, et à parler purement notre langue, sans toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, et à quoi je réussissois principalement, c'étoit à former les caractères de notre langue arabe. J'y fis tant de progrès que je surpassai tous les maîtres écrivains de notre royaume qui s'étoient acquis le plus de réputation.

« La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritois. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les États du roi mon père, elle le porta jusqu'à la cour des Indes, dont le puissant monarque, curieux de me voir, envoya un ambassadeur avec de riches présens pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un prince de mon âge que de voyager dans les cours étrangères; et d'ailleurs il étoit bien aise de s'attirer l'amitié du sultan des Indes. Je partis donc avec l'ambassadeur,

mais avec peu d'équipage à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

« Il y avoit un mois que nous étions en marche lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière sous lequel nous vîmes bientôt paroître cinquante cavaliers bien armés. C'étoient des voleurs qui venoient à nous au grand galop... »

Scheherazade, étant en cet endroit, aperçut le jour, et en avertit le sultan qui se leva ; mais, voulant savoir ce qui se passeroit entre les cinquante cavaliers et l'ambassadeur des Indes, ce prince attendit la nuit suivante impatiemment.

XLIe NUIT.

Il étoit presque jour lorsque Dinarzade se réveilla le lendemain. « Ma chère sœur, cria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire du second calender. » Scheherazade la reprit de cette manière :

« Madame, poursuivit le calender en parlant toujours à Zobéide, comme nous avions dix chevaux chargés de notre bagage et des présens que je devois faire au sultan des Indes de la part du roi mon père et que nous étions peu de monde,

vous jugez bien que ces voleurs ne manquèrent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des ambassadeurs du sultan des Indes, et que nous espérions qu'ils ne feroient rien contre le respect qu'ils lui devoient. Nous crûmes sauver par là notre équipage et nos vies; mais les voleurs nous répondirent insolemment : « Pourquoi voulez-vous que nous respections le sultan votre maître? Nous ne sommes pas ses sujets, et nous ne sommes pas même sur ses terres. » En achevant ces paroles, ils nous enveloppèrent et nous attaquèrent. Je me défendis le plus longtemps qu'il me fut possible; mais, me sentant blessé et voyant que l'ambassadeur, ses gens et les miens avoient tous été jetés par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval, qui avoit aussi été fort blessé, et je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il put me porter; mais, venant tout à coup à manquer sous moi, il tomba roide mort de lassitude et du sang qu'il avoit perdu. Je me débarrassai de lui assez vite, et, remarquant que personne ne me poursuivoit, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait. »

En cet endroit, Scheherazade, s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. « Ah! ma sœur,

dit Dinarzade, je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas continuer cette histoire. — Si vous n'aviez pas été paresseuse aujourd'hui, répondit la sultane, j'en aurois dit davantage. — Hé bien, reprit Dinarzade, je serai demain plus diligente, et j'espère que vous dédommagerez la curiosité du sultan de ce que ma négligence lui a fait perdre. » Schahriar se leva sans rien dire et alla à ses occupations ordinaires.

XLIIe NUIT.

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la sultane de meilleure heure que le jour précédent. « Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, reprenez, je vous prie, le conte du second calender. — J'y consens, » répondit Scheherazade. En même temps elle continua dans ces termes :

« Me voilà donc, Madame, dit le calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'étoit inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, et j'arrivai au pied d'une montagne où j'aperçus à mi-côte l'ouverture d'une grotte ; j'y entrai et j'y

passai la nuit un peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

« Je continuai de marcher le lendemain et les jours suivants sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais, au bout d'un mois, je découvris une grande ville très peuplée et située d'autant plus avantageusement qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs rivières, et qu'il y régnoit un printemps perpétuel. Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes yeux me causèrent de la joie, et suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains et les pieds d'une couleur basanée, car le soleil me les avoit brûlés ; à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, et j'avois été réduit à marcher nu-pieds ; outre cela, mes habits étoient tout en lambeaux.

« J'entrai dans la ville pour prendre langue et m'informer du lieu où j'étois ; je m'adressai à un tailleur qui travailloit à sa boutique. A ma jeunesse et à mon air qui marquoit autre chose que ce que je paroissois, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, et ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, et ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition. Le tailleur m'écouta avec attention ; mais, lorsque j'eus achevé de parler, au

lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. « Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre : car le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi qu'ait le roi votre père, et il vous feroit sans doute quelque outrage, s'il étoit informé de votre arrivée en cette ville. » Je ne doutai point de la sincérité du tailleur quand il m'eut nommé le prince. Mais, comme l'inimitié qui est entre mon père et lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, Madame, que je la passe sous silence.

« Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnoit, et lui témoignai que je m'en remettois entièrement à ses bons conseils et que je n'oublierois jamais le plaisir qu'il me faisoit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger et m'offrit même un logement chez lui; ce que j'acceptai.

« Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois assez remis de la fatigue du long et pénible voyage que je venois de faire, et n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savois quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savois

l'un et l'autre droit, que j'étois grammairien, poète, et surtout que j'écrivois parfaitement bien. « Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain; rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connoissances. Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court; et, comme vous me paroissez robuste et d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler; vous viendrez l'exposer en vente à la place, et je vous assure que vous vous ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le Ciel vous soit favorable, et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie et vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde et une cognée. »

« La crainte d'être reconnu et la nécessité de vivre me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse et la peine qui y étoient attachées. Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée et une corde, avec un habit court; et, me recommandant à de pauvres habitans qui gagnoient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt, et, dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une

grosse charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnoie d'or du pays : car, quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit pas d'être cher en cette ville à cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup, et je rendis au tailleur l'argent qu'il avoit avancé pour moi.

« Il y avoit déjà plus d'une année que je vivois de cette sorte, lorsqu'un jour, ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai aussitôt la terre qui la couvroit; je la levai, et je vis un escalier par où je descendis avec ma cognée. Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclairoit, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe avec des bases et des chapiteaux d'or massif; mais, voyant venir au-devant de moi une dame, elle me parut avoir un air si noble, si aisé, et une beauté si extraordinaire, que, détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder. »

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle

vit qu'il étoit jour. « Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je vous avoue que je suis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, et je m'imagine que ce qui vous reste à raconter n'est pas moins merveilleux.

— Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane : car la suite de l'histoire de ce second calender est plus digne de l'attention du sultan mon seigneur que tout ce qu'il a entendu jusqu'à présent. — J'en doute, dit Schahriar en se levant ; mais nous verrons cela demain. »

XLIIIe NUIT.

Dinarzade fut encore très diligente cette nuit. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, dit-elle à la sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce palais souterrain entre la dame et le prince. — Vous l'allez entendre, répondit Scheherazade, écoutez-moi. »

Le second calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire :

« Pour épargner à la belle dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre, et, dans le temps que je lui faisois une profonde révérence, elle me dit : « Qui êtes-vous ? êtes-vous

homme ou génie? — Je suis homme, Madame, lui répondis-je en me relevant, et je n'ai point de commerce avec les génies. — Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, et pendant tout ce temps-là je n'y ai pas vu d'autre homme que vous. »

« Sa grande beauté, qui m'avoit déjà donné dans la vue, sa douceur et l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnèrent la hardiesse de lui dire : « Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, et peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. » Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyoit en ma personne le fils d'un roi, dans l'état où je paroissois en sa présence, et comment le hasard avoit voulu que je découvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvois, mais ennuyeuse selon toutes les apparences.

« Hélas! Prince, dit-elle en soupirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison si riche et si pompeuse ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne sauroient plaire lorsqu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu

parler du grand Épitimarus, roi de l'île d'Ébène, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la princesse sa fille. Le roi mon père m'avoit choisi pour époux un prince qui étoit mon cousin; mais la première nuit de mes noces, au milieu des réjouissances de la cour et de la capitale du royaume de l'île d'Ébène, avant que je fusse livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connoissance, et, lorsque j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce palais. J'ai été longtemps inconsolable; mais le temps et la nécessité m'ont accoutumée à voir et à souffrir le génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à souhait tout ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui peut contenter une princesse qui n'aimeroit que les parures et les ajustemens. De dix en dix jours, continua la princesse, le génie vient coucher une nuit avec moi; il n'y couche pas plus souvent, et l'excuse qu'il en apporte est qu'il est marié à une autre femme, qui auroit de la jalousie si l'infidélité qu'il lui fait venoit à sa connoissance. Cependant, si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plus tôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre que le génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu ; ainsi, je ne l'attends que dans six. C'est pourquoi vous en pour-

rez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, et je tâcherai de vous régaler selon votre qualité et votre mérite. »

Je me serois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans un bain, le plus propre, le plus commode et le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer, et, lorsque j'en sortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très riche, que je pris moins pour sa richesse que pour me rendre plus digne d'être avec elle. Nous nous assîmes sur un sofa garni d'un superbe tapis et de coussins d'appui du plus beau brocart des Indes, et, quelque temps après, elle mit sur une table des mets très délicats. Nous mangeâmes ensemble, nous passâmes le reste de la journée très agréablement, et la nuit elle me reçut dans son lit.

« Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaisir, elle servit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter ; et elle voulut bien, par complaisance, en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agréable : « Belle princesse, lui dis-je, il y a trop longtemps que vous êtes enterrée toute vive ; suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années.

Abandonnez la fausse lumière dont vous jouissez ici.
« — Prince, me répondit-elle en souriant, laissez là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix vous m'en donniez neuf et que vous cédiez le dixième au génie. — Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu que je vais mettre son talisman en pièces avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de génies au monde, et lui le premier. » La princesse, qui en savoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. « Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre, vous et moi. Je connois les génies mieux que vous ne les connoissez. » Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse : je donnai du pied dans le talisman et le mis en plusieurs morceaux. »

En achevant ces paroles, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, se tut, et le sultan se leva. Mais, comme il ne douta point que le talisman brisé ne fût suivi de quelque événement fort remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'histoire.

XLIV[e] NUIT.

Quelque temps avant le jour, Dinarzade, s'étant réveillée, dit à la sultane : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, apprenez-nous, je vous en supplie, ce qui arriva dans le palais souterrain après que le prince eut brisé le talisman. — Je vais vous le dire, » répondit Scheherazade, et aussitôt, reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second calender :

« Le talisman ne fut pas sitôt rompu que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable et pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés et d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin, et me fit connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. « Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci? » Elle me répondit tout effrayée, et sans penser à son propre malheur : « Hélas! c'est fait de vous si vous ne vous sauvez. »

« Je suivis son conseil, et mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma cognée et mes babouches. J'avois à peine gagné l'escalier par où j'avois descendu que le palais enchanté s'entr'ouvrit et fit un passage au génie. Il demanda en colère à la

princesse : « Que vous est-il arrivé, et pourquoi m'appelez-vous ? — Un mal de cœur, lui répondit la princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez ; j'en ai bu deux ou trois coups ; par malheur j'ai fait un faux pas, et je suis tombée sur le talisman, qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose. »

« A cette réponse, le génie, furieux, lui dit : « Vous êtes une impudente, une menteuse. La cognée et les babouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici? — Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous en passant par quelque endroit, et vous les avez apportées sans y prendre garde. »

« Le génie ne repartit que par des injures et par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avois déjà quitté l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, et repris le mien que j'avois porté sur l'escalier le jour précédent à la sortie du bain. Ainsi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur et de compassion que j'étois la cause d'un si grand malheur, et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étois rendu criminel et le plus ingrat de tous les hommes. « Il est vrai, disois-je, qu'elle

est prisonnière depuis vingt-cinq ans ; mais, la liberté à part, elle n'avoit rien à désirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur, et la soumet à la cruauté d'un démon impitoyable. » J'abaissai la trappe, la recouvris de terre, et retournai à la ville avec une charge de bois que j'accommodai sans savoir ce que je faisois, tant j'étois troublé et affligé.

« Le tailleur, mon hôte, marqua une grande joie de me revoir. « Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savois ce que je devois penser, et je craignois que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour ! » Je le remerciai de son zèle et de son affection ; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pourquoi je retournois sans cognée et sans babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. « Rien, disois-je, n'auroit égalé le bonheur de la princesse et le mien, si j'eusse pu me contenir et que je n'eusse pas brisé le talisman. » Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le tailleur entra et me dit : « Un vieillard que je ne connois pas vient d'arriver avec votre cognée et vos babouches, qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos camarades qui vont au bois avec vous

que vous demeuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre. » A ce discours, je changeai de couleur, et tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandoit le sujet, lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard, qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut et se présenta à nous avec la cognée et les babouches. C'étoit le génie ravisseur de la belle princesse de l'île d'Ébène, qui s'étoit ainsi déguisé après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. « Je suis génie, nous dit-il, fils de la fille d'Eblis, prince des génies. N'est-ce pas là ta cognée? ajouta-t-il en s'adressant à moi; ne sont-ce pas là tes babouches? »

Scheherazade, en cet endroit, aperçut le jour et cessa de parler. Le sultan trouvoit l'histoire du second calender trop belle pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'est pourquoi il se leva dans l'intention d'en apprendre la suite le lendemain.

XLVe NUIT.

Le jour suivant, Dinarzade appela la sultane. « Ma chère sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter de quelle manière le génie traita le prince. — Je vais satisfaire votre curiosité, » répondit

Scheherazade. Alors elle reprit de cette sorte l'histoire du second calender.

Le calender, continuant à parler à Zobéide :

« Madame, dit-il, le génie, m'ayant fait cette question, ne me donna pas le temps de lui répondre, et je ne l'aurois pu faire, tant sa présence affreuse m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, et, s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force et de vitesse que je m'aperçus plus tôt que j'étois monté si haut que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre; et, l'ayant fait entr'ouvrir en frappant du pied, il s'y enfonça, et aussitôt je me trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princesse de l'île d'Ébène. Mais, hélas! quel spectacle! je vis une chose qui me perça le cœur. Cette princesse étoit nue et tout en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive et les joues baignées de larmes. « Perfide, lui dit le génie en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton amant? » Elle jeta sur moi ses yeux languissans, et répondit tristement : « Je ne le connois pas; jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. — Quoi! reprit le génie, il est cause que tu es dans l'état où te voilà si justement, et tu oses dire que tu ne le connois pas? — Si je ne le connois pas, repartit la prin-

cesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit cause de sa perte ? — Hé bien, dit le génie en tirant un sabre et le présentant à la princesse, si tu ne l'as jamais vu, prends ce sabre et lui coupe la tête. — Hélas ! dit la princesse, comment pourrois-je exécuter ce que vous exigez de moi ? Mes forces sont tellement épuisées que je ne saurois lever le bras ; et, quand je le pourrois, aurois-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connois point, à un innocent ? — Ce refus, dit alors le génie à la princesse, me fait connoître tout ton crime. » Ensuite, se tournant de mon côté : « Et toi, me dit-il, ne la connois-tu pas ? »

« J'aurois été le plus ingrat et le plus perfide de tous les hommes si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moi qui étois la cause de son malheur.

« C'est pourquoi je répondis au génie : « Comment la connoîtrois-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois ? — Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre et coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, et que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. — Très volontiers, » lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main..... »

« Mais, Sire, dit Scheherazade en s'interrom-

pant en cet endroit, il est jour, et je ne dois point abuser de la patience de Votre Majesté. — Voilà des événemens merveilleux, dit le sultan en lui-même ; nous verrons demain si le prince eut la cruauté d'obéir au génie. »

XLVIe NUIT.

Sur la fin de la nuit, Dinarzade, ayant appelé la sultane, lui dit : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire que vous ne pûtes achever hier. — Je le veux, répondit Scheherazade, et, sans perdre de temps, vous saurez que le second calender poursuivit ainsi :

« Ne croyez pas, Madame, que je m'approchai de la belle princesse de l'île d'Ébène pour être le ministre de la barbarie du génie. Je le fis seulement pour lui marquer par mes gestes, autant qu'il me l'étoit permis, que, comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refusois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs et son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, et me fit entendre qu'elle mouroit volontiers et qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je reculai

alors, et, jetant le sabre par terre : « Je serois, dis-je au génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, prête à rendre l'âme. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puisque je suis à votre discrétion, mais je ne puis obéir à votre commandement barbare.

« — Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un et l'autre, et que vous insultez à ma jalousie; mais, par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. » A ces mots, le monstre reprit le sabre et coupa une des mains de la princesse, qui n'eut que le temps de me faire un signe de l'autre pour me dire un éternel adieu : car le sang qu'elle avoit déjà perdu et celui qu'elle perdit alors ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté, dont le spectacle me fit évanouir.

« Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisoit languir dans l'attente de la mort. « Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attends de vous comme la plus grande grâce que vous me puissiez faire. » Mais, au lieu de me l'accorder : « Voilà, me dit-il, de quelle sorte les génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; si

j'étois assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment ; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion ou en oiseau. Choisis un de ces changemens ; je veux bien te laisser maître du choix. »

« Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir. « O génie ! lui dis-je, modérez votre colère, et, puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la-moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence, si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. » Le génie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit. Je crois, Madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE DE L'ENVIEUX

ET DE L'ENVIÉ.

« Dans une ville assez considérable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente que celui qui en étoit l'objet résolut de changer de demeure et de s'éloi-

gner, persuadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin : car, quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'étoit aperçu qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit, et, se retirant à la capitale du pays, qui n'étoit pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieue de la ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin et une cour raisonnablement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde dont on ne se servoit plus.

« Le bonhomme, ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche, pour mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, et ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple que des principaux de la ville. Enfin, chacun l'honoroit et le chérissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin se recommander à ses prières; et tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui publioient les bénédictions qu'ils croyoient avoir reçues du Ciel par son moyen.

« La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il étoit sorti, l'envieux en eut un chagrin si vif qu'il abandonna sa maison et ses affaires dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent de

derviches, dont le chef, ci-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier. « Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour; et, puisque la nuit approche, commandez à vos derviches de se retirer dans leurs cellules. » Le chef des derviches fit ce qu'il souhaitoit.

« Lorsque l'envieux se vit seul avec le bonhomme, il commença de lui raconter ce qui lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, jusqu'à ce que, se trouvant sur le bord de la citerne, il le poussa et le jeta dedans, sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il sortit sans être vu, et retourna chez lui fort content de son voyage, et persuadé que l'objet de son envie n'étoit plus au monde; mais il se trompoit fort..... »

Scheherazade n'en put dire davantage, car le jour paroissoit. Le sultan fut indigné de la malice de l'envieux. « Je souhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon derviche. J'espère que j'apprendrai demain que le Ciel ne l'abandonna point dans cette occasion. »

XLVIIe NUIT.

« Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade à son réveil, apprenez-nous, je vous en conjure, si le bon derviche sortit sain et sauf de la citerne. — Oui, » répondit Scheherazade.

Et le second calender, poursuivant son histoire : « La vieille citerne, dit-il, étoit habitée par des fées et par des génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des derviches qu'ils le reçurent et le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devoit perdre la vie ; mais il ne voyoit ni ne sentoit rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : « Savez-vous qui est ce bonhomme à qui nous venons de rendre ce bon office? » Et, d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit : « Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeuroit, et est venu s'établir en ce lieu dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale que l'envieux, ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr;

ce qu'il auroit exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce bonhomme, dont la réputation est si grande que le sultan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter pour recommander la princesse sa fille à ses prières. »

« Une autre voix demanda quel besoin la princesse avoit des prières du derviche; à quoi la première repartit : « Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle ? Mais je sais bien comment ce bon chef des derviches pourroit la guérir; la chose est très aisée, et je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnoie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poils de cette tache blanche, les brûler, et parfumer la tête de la princesse de leur fumée. A l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun fils de Dimdim que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois. »

« Le chef des derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies, qui gardèrent un grand silence toute la nuit après avoir dit ces paroles. Le lendemain, au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne étoit démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou par où il sortit sans peine.

« Les derviches, qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avoit si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir, dont il avoit ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies, ne fut pas longtemps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue, et les mit à part pour s'en servir quand il en auroit besoin.

« Il n'y avoit pas longtemps que le soleil étoit levé lorsque le sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnoient. Les derviches le reçurent avec un profond respect.

Le sultan tira leur chef à l'écart : « Bon scheik, lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. — Oui, Sire, répondit modestement le derviche : c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. — C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espère, vos prières obtenoient la guérison de ma fille. — Sire, repartit le bonhomme, si Votre Majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide et la

faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé. »

« Le prince, transporté de joie, envoya sur-le-champ chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes et d'eunuques, et voilée de manière qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le chef des derviches fit tenir un poêle au-dessus de la tête de la princesse, et il n'eût pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avoit fait apporter, que le génie Maimoun fils de Dimdim fit de grands cris sans que l'on vît rien, et laissa la princesse libre. Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, et le leva pour voir où elle étoit. « Où suis-je? s'écria-t-elle. Qui m'a amenée ici? » A ces paroles, le sultan ne put cacher l'excès de sa joie; il embrassa sa fille, et la baisa aux yeux; il baisa aussi la main du chef des derviches, et dit aux officiers qui l'accompagnoient : « Dites-moi votre sentiment : quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma fille? » Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouser. « C'est ce que j'avois dans la pensée, reprit le sultan, et je le fais mon gendre dès ce moment. »

« Peu de temps après, le premier vizir mourut. Le sultan mit le derviche à sa place, et, le sultan étant mort lui-même sans enfans mâles, les ordres de religion et de milice assemblés, le bonhomme

fut déclaré et reconnu sultan d'un commun consentement..... »

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le derviche parut à Schahriar digne de la couronne qu'il venoit d'obtenir; mais ce prince étoit en peine de savoir si l'envieux n'en seroit pas mort de chagrin, et il se leva dans la résolution de l'apprendre la nuit suivante.

XLVIIIe NUIT.

Dinarzade, quand il en fut temps, adressa ces paroles à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'histoire de l'Envié et de l'Envieux. — Très volontiers, répondit Scheherazade. Voici comme le second calender la poursuivit :

« Le bon derviche, dit-il, étant donc monté sur le trône de son beau-père, un jour qu'il étoit au milieu de sa cour, dans une marche, il aperçut l'envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit approcher un des vizirs qui l'accompagnoit, et lui dit tout bas : « Allez, et amenez-moi cet homme que voilà, et prenez bien garde de l'épouvanter. » Le vizir obéit; et, quand

l'envieux fut en présence du sultan, le sultan lui dit : « Mon ami, je suis ravi de vous voir. » Et alors, s'adressant à un officier : « Qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heure mille pièces de monnoie d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le conduise et l'escorte jusque chez lui. » Après avoir chargé l'officier de cette commission, il dit adieu à l'envieux et continua sa marche. »

« Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au génie, assassin de la princesse de l'île d'Ébène, je lui en fis l'application. « O génie! lui dis-je, vous voyez que ce sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'envieux qu'il n'eût perdu la vie ; il le traita encore et le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. » Enfin j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple et de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir. « Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie ; ne te flatte pas que je te renvoie sain et sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. » A ces mots, il se saisit de moi avec violence, et, m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage,

il m'enleva si haut que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança sur la terre comme la foudre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

« Là, il ramassa une poignée de terre, prononça, ou plutôt marmotta dessus certaines paroles auxquelles je ne compris rien, et, la jetant sur moi : « Quitte, me dit-il, la figure d'homme et prends celle de singe. » Il disparut aussitôt, et je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des États du roi mon père.

« Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme, et j'aperçus un vaisseau à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, et me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main, pour me servir de rames.

« Je voguai dans cet état et m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots et aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord ,

et, me prenant à un cordage, je grimpai jusque sur le tillac. Mais, comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

« Les marchands, superstitieux et scrupuleux, crurent que je porterois malheur à leur navigation si on me recevoit ; c'est pourquoi l'un dit : « Je vais l'assommer d'un coup de maillet ; » un autre : « Je veux lui passer une flèche au travers du corps ; » un autre : « Il faut le jeter à la mer. » Quelqu'un n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds ; mais, le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action et des larmes qu'il vit couler de mes yeux qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

« Le vent, qui succéda au calme, ne fut pas fort ; mais il fut favorable : il ne changea point durant cinquante jours, et il nous fit heureusement aborder au port d'une belle ville très peuplée et d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle

étoit d'autant plus considérable que c'étoit la capitale d'un puissant État.

« Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vus au pays d'où ils arrivoient, ou simplement par la curiosité de voir un vaisseau qui venoit de loin. Il arriva entre autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du sultan, aux marchands de notre bord. Les marchands se présentèrent à eux, et l'un des officiers, prenant la parole, leur dit : « Le sultan notre maître nous a chargés de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, et de vous prier de prendre la peine d'écrire, sur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture. Pour vous apprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avoit un premier vizir qui, avec une très grande capacité dans le maniement des affaires, écrivoit dans la dernière perfection. Ce ministre est mort depuis peu de jours. Le sultan en est fort affligé ; et, comme il ne regardoit jamais les écritures de sa main sans admiration, il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont présenté de leur écriture; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne, dans l'étendue de cet

empire, qui ait été jugé digne d'occuper la place du vizir. »

« Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai, et enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, et particulièrement les marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer ou le jeter à la mer, firent de grands cris ; mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement, et que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vu de singe qui sût écrire et qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulurent m'arracher le rouleau des mains; mais le capitaine prit encore mon parti. « Laissez-le faire, dit-il : qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur-le-champ; si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit et plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses, je déclare que je le reconnoîtrai pour mon fils. J'en avois un qui n'avoit pas, à beaucoup près, tant d'esprit que lui. »

« Voyant que personne ne s'opposoit plus à

mon dessein, je pris la plume, et ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les Arabes; et chaque essai d'écriture contenoit un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des marchands, j'ose dire qu'on n'en avoit point vu de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau et le portèrent au sultan.....»

Scheherazade en étoit là, lorsqu'elle aperçut le jour. «Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avois le temps de continuer, je raconterois à Votre Majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. » Le sultan, qui s'étoit proposé d'entendre toute cette histoire, se leva sans dire ce qu'il pensoit.

XLIXe NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, éveillée avant le jour, appela la sultane et lui dit : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous apprendre la suite des aventures du singe. Je crois que le sultan mon seigneur n'a pas moins de curiosité que moi de l'entendre. — Vous allez être satisfaits l'un et l'autre, répondit Scheherazade; et, pour ne vous pas faire languir, je vous dirai

que le second calender continua ainsi son histoire :

« Le sultan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement qu'il dit aux officiers : « Prenez le cheval de mon écurie le plus beau et le plus richement enharnaché, et une robe de brocart des plus magnifiques pour revêtir la personne de qui sont ces six sortes d'écritures, et amenez-la-moi. »

« A cet ordre du sultan, les officiers se mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardiesse, étoit près de les punir ; mais ils lui dirent : « Sire, nous supplions Votre Majesté de nous pardonner : ces écritures ne sont pas celles d'un homme, elles sont d'un singe. — Que dites-vous ! s'écria le sultan, ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme ? — Non, Sire, répondit un des officiers, nous assurons Votre Majesté qu'elles sont d'un singe, qui les a faites devant nous. » Le sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. « Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il ; amenez-moi promptement un singe si rare. »

« Les officiers revinrent au vaisseau et exposèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le sultan étoit le maître. Aussitôt ils me revêtirent

d'une robe de brocart très riche, et me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du sultan, qui m'attendoit dans son palais avec un grand nombre de personnes de sa cour, qu'il avoit assemblées pour me faire plus d'honneur.

« La marche commença. Le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terrasses des palais et des maisons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un et de l'autre sexe et de tous les âges, que la curiosité avoit fait venir de tous les endroits de la ville pour me voir : car le bruit s'étoit répandu en un moment que le sultan venoit de choisir un singe pour son grand-vizir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple, qui par des cris redoublés ne cessoit de marquer sa surprise, j'arrivai au palais du sultan.

« Je trouvai ce prince assis sur son trône, au milieu des grands de sa cour. Je lui fis trois révérences profondes, et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de singe. Toute l'assemblée ne pouvoit se lasser de m'admirer, et ne comprenoit pas comment il étoit possible qu'un singe sût si bien rendre aux sultans le respect qui leur est dû ; et le sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin, la cérémonie de l'audience eût été complète si j'eusse pu ajouter la harangue à

mes gestes; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage d'avoir été homme ne me donnoit pas ce privilège.

« Le sultan congédia ses courtisans, et il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement où il se fit apporter à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher et de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai et me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

« Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire : je fis signe qu'on me l'apportât ; et, quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquoient ma reconnoissance au sultan; et la lecture qu'il en fit, après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particulière, dont il me fit présenter un verre. Je bus, et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes souffrances. Le sultan les lut encore, et dit : « Un homme qui seroit capable d'en faire autant seroit au-dessus des plus grands hommes. »

« Ce prince, s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda par signes si j'y savois jouer, et si je voulois jouer avec lui. Je baisai la terre, et,

en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie; mais je gagnai la seconde et la troisième, et, m'apercevant que cela lui faisoit quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui présentai. Je lui disois que deux puissantes armées s'étoient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur, mais qu'elles avoient fait la paix sur le soir, et qu'elles avoient passé la nuit ensemble fort tranquillement sur le champ de bataille.

« Tant de choses paroissant au sultan fort au delà de tout ce qu'on avoit jamais vu ou entendu de l'adresse et de l'esprit des singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avoit une fille qu'on appeloit Dame de beauté. « Allez, dit-il au chef des eunuques, qui étoit présent et attaché à cette princesse, allez, faites venir ici votre dame; je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends. »

« Le chef des eunuques partit et amena bientôt la princesse. Elle avoit le visage découvert; mais elle ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'elle se le couvrit promptement de son voile en disant au sultan : « Sire, il faut que Votre Majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paroître devant les hommes. — Comment donc, ma fille! répondit le sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave,

l'eunuque votre gouverneur et moi, qui avons la liberté de vous voir le visage; néanmoins vous baissez votre voile et vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. — Sire, répliqua la princesse, Votre Majesté va connoître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un singe, est un jeune prince fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé en singe par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice après avoir cruellement ôté la vie à la princesse de l'île d'Ébène, fille du roi Épitimarus. »

« Le sultan, étonné de ce discours, se tourna de mon côté, et, ne me parlant plus par signes, me demanda si ce que sa fille venoit de dire étoit véritable. Comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse avoit dit la vérité. « Ma fille, reprit alors le sultan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement? — Sire, repartit la princesse Dame de beauté, Votre Majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance j'ai eu près de moi une vieille dame. C'étoit une magicienne très habile; elle m'a enseigné soixante-dix règles de sa science, par la vertu de laquelle je pourrois, en un clin d'œil, faire transporter votre capitale au milieu de l'Océan, au delà du mont Caucase. Par cette science, je connois toutes les personnes qui sont enchantées seulement à les voir; je sais

qui elles sont et par qui elles ont été enchantées; ainsi, ne soyez pas surpris si j'ai d'abord démêlé ce prince au travers du charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il est naturellement. — Ma fille, dit le sultan, je ne vous croyois pas si habile. — Sire, répondit la princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. — Puisque cela est ainsi, reprit le sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince? — Oui, Sire, repartit la princesse, je puis lui rendre sa première forme. — Rendez-la-lui donc, interrompit le sultan; vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car je veux qu'il soit mon grand-vizir et qu'il vous épouse. — Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner...... »

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour, et cessa de poursuivre l'histoire du second calender. Schahriar, jugeant que la suite ne seroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, résolut de l'écouter le lendemain.

Lᵉ NUIT.

Dinarzade, appelant la sultane à l'heure ordinaire, lui dit : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, racontez-nous, de grâce, comment la Dame de beauté remit le second calender dans son premier état. — Vous l'allez savoir, » répondit Scheherazade.

Le calender reprit ainsi son discours :

« La princesse Dame de beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau qui avoit des mots hébreux gravés sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite, le sultan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais; et là, nous laissant sous une galerie qui régnoit autour, elle s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand cercle, et y traça plusieurs mots en caractères arabes, anciens et autres, qu'on appelle caractères de Cléopâtre.

« Lorsqu'elle eut achevé et préparé le cercle de la manière qu'elle le souhaitoit, elle se plaça et s'arrêta au milieu, où elle fit des adjurations, et récita des versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit, de sorte qu'il sembloit qu'il fût nuit, et que la machine du monde alloit se dissoudre.

Nous nous sentîmes saisir d'une frayeur extrême; et cette frayeur augmenta encore quand nous vîmes tout à coup paroître le génie fils de la fille d'Eblis sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

« Dès que la princesse aperçut ce monstre, elle lui dit : « Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme, et tu crois m'épouvanter? — Et toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait et confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire ni faire aucun tort l'un à l'autre ? — Ah! maudit! répliqua la princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire. — Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de revenir. » En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable et s'avança sur elle pour la dévorer. Mais elle, qui étoit sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu, et, en prononçant deux ou trois paroles, elle le changea en un glaive tranchant dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps. Les deux parties du lion disparurent, et il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent, et livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'un aigle, et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant,

et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

« Quelque temps après qu'ils eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, et il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil étoit tout hérissé, et qui miauloit d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près, et ne lui donna aucun relâche.

« Le chat, trop pressé, se changea en un ver, et se trouva près d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui étoit planté sur le bord d'un canal d'eau assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant et s'y cacha. La grenade alors s'enfla et devint grosse comme une citrouille, et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour et se rompit en plusieurs morceaux.

« Le loup, qui pendant ce temps-là s'étoit transformé en coq, se jeta sur les grains de la grenade et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous les ailes étendues, en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en restoit un sur le bord du canal, dont il s'aperçut en se retournant. Il y courut vite; mais, dans le moment qu'il alloit porter le bec dessus, le grain roula dans le canal et se changea en petit poisson... »

« Mais voilà le jour, Sire, dit Scheherazade;

s'il n'eût pas sitôt paru, je suis persuadée que Votre Majesté auroit pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurois raconté. » A ces mots elle se tut, et le sultan se leva, rempli de tous ces événemens inouïs, qui lui inspirèrent une forte envie et une extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.

LI[e] NUIT.

Dinarzade, le lendemain, ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la sultane. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse histoire que vous ne pûtes achever hier. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses. »

Scheherazade rappela dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée ; et puis, s'adressant au sultan : « Sire, dit-elle, le second calender continua de cette sorte son histoire :

« Le coq se jeta dans le canal, et se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un et l'autre deux heures entières sous l'eau, et nous ne savions ce qu'ils étoient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après nous vîmes le

génie et la princesse tout en feu. Ils se lancèrent l'un contre l'autre des flammes par la bouche jusqu'à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent, et jetèrent une fumée épaisse et enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raison qu'elle n'embrasât tout le palais; mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant: car le génie, s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions, et nous souffla des tourbillons de feux. C'étoit fait de nous, si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée et le visage gâté; que le chef des eunuques ne fût étouffé et consumé sur-le-champ, et qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit et ne me rendît borgne. Le sultan et moi nous nous attendions à périr, mais bientôt nous ouïmes crier : « Victoire, victoire ! » et nous vîmes tout à coup paroître la princesse sous sa forme naturelle, et le génie réduit en un monceau de cendres.

« La princesse s'approcha de nous, et, pour ne pas perdre de temps, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune esclave, à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, et, après quelques paroles prononcées dessus, elle jeta

l'eau sur moi en disant : « Si tu es singe par enchantement, change de figure, et prends celle d'homme, que tu avois auparavant. » A peine eut-elle achevé ces mots que je redevins homme, tel que j'étois avant ma métamorphose, à un œil près.

« Je me préparois à remercier la princesse ; mais elle ne m'en donna pas le temps. Elle s'adressa au sultan son père et lui dit : « Sire, j'ai remporté la victoire sur le génie, comme Votre Majesté le peut voir ; mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre, et vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible, et je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne seroit point arrivé si je m'étois aperçue du dernier grain de la grenade, et que je l'eusse avalé comme les autres lorsque j'étois changé en coq. Le génie s'y étoit réfugié comme en son dernier retranchement ; et de là dépendoit le succès du combat, qui auroit été heureux et sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, et de combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le ciel et la terre, et en votre présence. Malgré le pouvoir de son art redoutable et son expérience, j'ai fait connoître au génie que j'en savois plus que lui : je l'ai vaincu et réduit en cendres ; mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche..... »

Scheherazade interrompit en cet endroit l'histoire du second calender, et dit au sultan : « Sire, le jour qui paroît m'avertit de n'en pas dire davantage ; mais, si Votre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la fin de cette histoire. » Schahriar y consentit, et se leva, suivant sa coutume, pour aller vaquer aux affaires de son empire.

LII[e] NUIT.

Quelque temps avant le jour, Dinarzade, éveillée, appela la sultane. « Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie d'achever l'histoire du second calender. » Scheherazade prit aussitôt la parole et poursuivit ainsi son conte :

Le calender, parlant toujours à Zobéide, lui dit :

« Madame, le sultan laissa la princesse Dame de beauté achever le récit de son combat, et, quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré : « Ma fille, vous voyez en quel état est votre père. Hélas ! je m'étonne que je sois encore en vie. L'eunuque votre gouverneur est mort, et le prince que vous venez de délivrer de son enchantement a perdu un œil. »

Il n'en put dire davantage : car les larmes, les soupirs et les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa fille et moi, et nous pleurâmes avec lui. Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la princesse se mit à crier : « Je brûle, je brûle ! » Elle sentit que le feu qui la consumoit s'étoit enfin emparé de tout son corps, et elle ne cessa de crier : « Je brûle ! » que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire qu'en peu de momens elle fut réduite tout en cendres comme le génie.

« Je ne vous dirai pas, Madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute ma vie singe ou chien que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le sultan, affligé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête et sur la poitrine, jusqu'à ce que, succombant à son désespoir, il s'évanouit et me fit craindre pour sa vie. Cependant les eunuques et les officiers accoururent aux cris du sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce prince et moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en avions : les deux monceaux de cendres en quoi la princesse et le génie avoient été réduits la leur firent assez

concevoir. Comme le sultan pouvoit à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur ses eunuques pour gagner son appartement.

« Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le palais et dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princesse Dame de beauté, et prit part à l'affliction du sultan. On mena grand deuil durant sept jours; on fit beaucoup de cérémonies : on jeta au vent les cendres du génie; on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux, pour y être conservées, et ce vase fut déposé dans un superbe mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

Le chagrin que conçut le sultan de la perte de sa fille lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entièrement recouvré sa santé qu'il me fit appeler. « Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie si vous ne l'exécutez. » Je l'assurai que j'obéirois exactement. Après quoi, reprenant la parole : « J'avois toujours vécu, poursuivit-il, dans une parfaite félicité, et jamais aucun accident ne l'avoit traversée; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissois. Ma fille est morte, son gouverneur n'est plus, et ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas pos-

sible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix, mais retirez-vous incessamment; je périrois moi-même si vous demeuriez ici davantage, car je suis persuadé que votre présence porte malheur. C'est tout ce que j'avois à vous dire. Partez, et prenez garde de paroître jamais dans mes États, aucune considération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. » Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère, et je fus obligé de m'éloigner de son palais.

« Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde et ne sachant ce que je deviendrois, avant que de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe et les sourcils et pris l'habit de calender. Je me mis en chemin, en pleurant moins ma misère que la mort des belles princesses que j'avois causée. Je traversai plusieurs pays sans me faire connoître; enfin je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire présenter au Commandeur des croyans et d'exciter sa compassion par le récit d'une histoire si étrange. J'y suis arrivé ce soir, et la première personne que j'ai rencontrée en arrivant, c'est le calender notre frère qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, Madame, et pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel. »

Quand le second calender eut achevé son his-

toire, Zobéide, à qui il avoit adressé la parole, lui dit : « Voilà qui est bien ; allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. » Mais, au lieu de sortir, il supplia aussi la dame de lui faire la même grâce qu'au premier calender, auprès de qui il alla prendre place.

« Mais, Sire, dit Scheherazade en achevant ces derniers mots, il est jour, il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer néanmoins que, quelque agréable que soit l'histoire du second calender, celle du troisième n'est pas moins belle. Que Votre Majesté se consulte ; qu'elle voie si elle veut avoir la patience de l'entendre. » Le sultan, curieux de savoir si elle étoit aussi merveilleuse que la dernière, se leva, résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIIIe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade adressa ces paroles à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez. — Je voudrois bien, dit alors Schahriar, entendre l'histoire du

troisième calender.— Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. »

Le troisième calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adressant, comme les autres, à Zobéide, commença son histoire de cette manière :

HISTOIRE DU TROISIÈME CALENDER

FILS DE ROI.

« Très honorable dame, ce que j'ai à vous raconter est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur destinée, et moi, je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même et cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

« Je m'appelle Agib et suis fils d'un roi qui se nommoit Cassib. Après sa mort je pris possession de ses États et établis mon séjour dans la même ville où il avoit demeuré. Cette ville est située sur le bord de la mer; elle a un port des plus beaux et des plus sûrs, avec un arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante vaisseaux de

guerre toujours prêts à servir dans l'occasion, pour en équiper cinquante en marchandises, et autant de petites frégates légères pour les promenades et les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles provinces composoient mon royaume en terre ferme, avec un grand nombre d'îles considérables, presque toutes situées à la vue de ma capitale.

« Je visitai premièrement les provinces; je fis ensuite armer et équiper toute ma flotte, et j'allai descendre dans mes îles, pour me concilier par ma présence le cœur de mes sujets et les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu, j'y retournai; et ces voyages, en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût que je résolus d'aller faire des découvertes au delà de mes îles. Pour cet effet, je fis équiper dix vaisseaux seulement. Je m'embarquai et nous mîmes à la voile. Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais, la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire et même si furieux que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et, le soleil ayant ramené le beau temps, nous abordâmes à une île où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation, nous commencions

à espérer de voir terre : car la tempête que nous avions essuyée m'avoit détourné de mon dessein, et j'avois fait prendre la route de mes États, lorsque je m'aperçus que mon pilote ne savoit où nous étions. Effectivement, le dixième jour, un matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, rapporta qu'à la droite et à la gauche il n'avoit vu que le ciel et la mer qui bornassent l'horizon ; mais que devant lui, du côté où nous avions la proue, il avoit remarqué une grande noirceur.

« Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac, et de l'autre se frappant le visage : « Ah! Sire! s'écria-t-il, nous sommes perdus! Personne de nous ne peut échapper au danger où nous nous trouvons, et, avec toute mon expérience, il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. » En disant ces paroles, il se mit à pleurer comme un homme qui croyoit sa perte inévitable, et son désespoir jeta l'épouvante dans tout le vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avoit de se désespérer ainsi. « Hélas! Sire, me répondit-il, la tempête que nous avons essuyée nous a tellement égarés de notre route que demain à midi nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'est autre chose que la Montagne Noire; et cette Montagne Noire est une mine d'aimant, qui dès à présent attire

toute votre flotte, à cause des clous et des ferremens qui entrent dans la structure des vaisseaux. Lorsque nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'aimant sera si violente que tous les clous se détacheront et iront se coller contre la montagne : vos vaisseaux se dissoudront et seront submergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer à soi et de se fortifier par cette attraction, cette montagne, du côté de la mer, est couverte des clous d'une infinité de vaisseaux qu'elle a fait périr; ce qui conserve et augmente en même temps cette vertu. Cette montagne, poursuivit le pilote, est très escarpée; et au sommet il y a un dôme de bronze fin, soutenu de colonnes de même métal ; au haut du dôme paroît un cheval aussi de bronze, sur lequel est un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, Sire, ajouta-t-il, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux et de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit, et qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée. »

« Le pilote, ayant tenu ce discours, se remit à pleurer, et ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois

ne laissa pas de songer à sa conservation et de prendre pour cela toutes les mesures possibles; et, dans l'incertitude de l'événement, ils se firent tous héritiers les uns des autres par un testament en faveur de ceux qui se sauveroient.

« Le lendemain matin, nous aperçûmes à découvert la Montagne Noire; et l'idée que nous en avions conçue nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avoit prédit. Nous vîmes voler les clous et tous les autres ferremens de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent, et s'abîmèrent dans la mer, qui étoit si haute en cet endroit qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés; mais Dieu eut pitié de moi, et permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avoit des degrés pour monter au sommet..... »

Scheherazade vouloit poursuivre ce conte; mais le jour qui vint à paroître lui imposa silence. Le sultan jugea bien par ce commencement que la

sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.

LIVe NUIT.

« Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, si vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'histoire du troisième calender. — Ma chère sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce prince la reprit :

« A la vue de ces degrés, dit-il (car il n'y avoit pas de terrain ni à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied, et par conséquent se sauver), je remerciai Dieu, et invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier étoit si étroit, si roide et si difficile, que, pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renversé et précipité dans la mer. Mais enfin j'arrivai jusqu'au haut sans accident; j'entrai sous le dôme, et, me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avoit faite.

« Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormois, un vénérable vieillard s'apparut à moi et me dit : « Écoute, Agib : lorsque tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds ; tu y trouveras un arc de bronze, et trois flèches de plomb, fabri-

quées sous certaines constellations, pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois flèches contre la statue : le cavalier tombera dans la mer, et le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc et les flèches. Cela fait, la mer s'enflera et montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Lorsqu'elle y sera montée, tu verras aborder une chaloupe où il n'y aura qu'un seul homme avec une rame à chaque main. Cet homme sera de bronze, mais différent de celui que tu auras renversé. Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom de Dieu, et te laisse conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi sain et sauf, pourvu que, comme je te l'ai déjà dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage. »

« Tel fut le discours du vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, et je ne manquai pas de faire ce que le vieillard m'avoit commandé. Je déterrai l'arc et les flèches, et les tirai contre le cavalier. A la troisième flèche, je le renversai dans la mer, et le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc et des flèches, et dans cet intervalle la mer s'enfla et s'éleva peu à peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la mon-

tagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venoit à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédoient conformément au songe que j'avois eu.

« Enfin la chaloupe aborda, et j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, et me gardai bien de prononcer le nom de Dieu; je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis; et l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour que je vis des îles, qui me firent espérer que je serois bientôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défense qui m'avoit été faite : « Dieu soit béni! dis-je alors; Dieu soit loué! »

« Je n'eus pas achevé ces paroles que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau, et je nageai le reste du jour du côté de la terre qui me parut la plus voisine. Une nuit fort obscure succéda; et, comme je ne savois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, et je commençois à désespérer de me sauver, lorsque, le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne me jeta sur une plage où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussitôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît; et la première chose que je fis fut de me dépouiller,

d'exprimer l'eau de mon habit, et de l'étendre pour le faire sécher sur le sable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

« Le lendemain, le soleil eut bientôt achevé de sécher mon habit. Je le repris, et m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché longtemps, que je connus que j'étois dans une petite île déserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers et sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre, ce qui diminua fort la joie que j'avois d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçus un petit bâtiment qui venoit de terre ferme à pleines voiles et avoit la proue sur l'île où j'étois.

« Comme je ne doutois pas qu'il n'y vînt mouiller, et que j'ignorois si les gens qui étoient dessus seroient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix esclaves qui portoient une pelle et d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marchèrent vers le milieu de l'île, où je les vis s'arrêter et remuer la terre quelque temps ; et, à leur action, il me parut qu'ils levèrent une trappe. Ils retournèrent ensuite au bâtiment, dé-

barquèrent plusieurs sortes de provisions et de meubles, et en firent chacun une charge, qu'ils portèrent à l'endroit où ils avoient remué la terre, et ils y descendirent ; ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau, et en ressortir peu de temps après avec un vieillard qui menoit avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très bien fait. Ils descendirent tous où la trappe avoit été levée ; et, quand ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trappe, qu'ils l'eurent recouverte de terre, et qu'ils reprirent le chemin de l'anse où étoit le navire, je remarquai que le jeune homme n'étoit pas avec eux, d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu souterrain, circonstance qui me causa un extrême étonnement.

« Le vieillard et les esclaves se rembarquèrent ; et le bâtiment, ayant remis à la voile, reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvois être aperçu de l'équipage, je descendis de l'arbre, et me rendis promptement à l'endroit où j'avois vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que, trouvant une pierre de deux ou trois pieds en carré, je la levai, et je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, et me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied et un sofa garni d'un autre tapis et de coussins

d'une riche étoffe, où le jeune homme étoit assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits et des pots de fleurs qu'il avoit près de lui. Le jeune homme fut effrayé de ma vue; mais, pour le rassurer, je lui dis en entrant : « Qui que vous soyez, Seigneur, ne craignez rien : un roi et fils de roi tel que je suis n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, et ce que je ne puis concevoir (car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette île), c'est qu'il m'a paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance...... »

Scheherazade se tut en cet endroit, et le sultan se leva très impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avoit ainsi été abandonné dans une île déserte; ce qu'il se promit d'entendre la nuit suivante.

LVe NUIT.

Dinarzade, lorsqu'il en fut temps, appela la sultane. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre l'histoire du troisième calender. » Scheherazade ne se le fit pas répéter, et la poursuivit de cette sorte :

« Le jeune homme, continua le troisième calender, se rassura à ces paroles, et me pria d'un air riant de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : « Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon père est un marchand joaillier qui a acquis de grands biens par son travail et par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'esclaves et de commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des vaisseaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs cours où il fournit les pierreries dont on a besoin. Il y avoit longtemps qu'il étoit marié sans avoir eu d'enfans, lorsqu'il apprit qu'il auroit un fils, dont la vie néanmoins ne seroit pas de longue durée ; ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma mère lui annonça qu'elle étoit grosse ; et le temps qu'elle croyoit avoir conçu s'accordoit fort avec le jour du songe de

mon père. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, et ce fut une grande joie dans la famille. Mon père, qui avoit exactement observé le moment de ma naissance, consulta les astrologues, qui lui dirent : « Votre fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra risque de perdre la vie, et il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce temps-là, ajoutèrent-ils, la statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'aimant aura été renversée dans la mer par le prince Agib, fils du roi Cassib, et que les astres marquent que, cinquante jours après, votre fils doit être tué par ce prince. » Comme cette prédiction s'accordoit avec le songe de mon père, il en fut vivement frappé et affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente année, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier que depuis dix jours le cavalier de bronze a été jeté dans la mer par le prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs, et causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est. Sur la prédiction des astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope et de me conserver la vie. Il y a longtemps qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché

durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la statue seroit renversée. C'est pourquoi, comme il a su qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, et il a promis que dans quarante il viendroit me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance, et je ne crois pas que le prince Agib vienne me chercher sous terre, au milieu d'une île déserte. Voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous dire. »

« Pendant que le fils du joaillier me racontoit son histoire, je me moquois en moi-même des astrologues qui avoient prédit que je lui ôterois la vie ; et je me sentois si éloigné de vérifier la prédiction qu'à peine eut-il achevé de parler que je lui dis avec transport : « Mon cher seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, et ne craignez rien. Comptez que c'étoit une dette que vous aviez à payer, et que vous en êtes quitte dès à présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudroient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des astrologues vous font appréhender. Je vous rendrai, pendant ce temps-là, tous les services qui dépendront de moi. Après cela, je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme, en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre

père et la vôtre; et, quand je serai de retour en mon royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, et je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance de la manière que je le devrai. »

« Je rassurai par ce discours le fils du joaillier, et m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, et je pris grand soin de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, et je connus que le jeune homme avoit beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions. Il en avoit une si grande quantité qu'il en auroit eu de reste au bout de quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes de nous entretenir quelque temps, et ensuite nous nous couchâmes.

« Le lendemain, à son lever, je lui présentai le bassin et l'eau. Il se lava, je préparai le dîner, et le servis quand il en fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous désennuyer, non seulement ce jour-là, mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même manière que j'avois apprêté le dîner. Nous soupâmes et nous nous couchâmes comme le jour précédent. Nous eûmes le temps de contracter amitié ensemble. Je m'aperçus qu'il avoit de l'inclination pour moi; et de

mon côté j'en avois conçu une si forte pour lui que je me disois souvent à moi-même que les astrologues qui avoient prédit au père que son fils seroit tué par mes mains étoient des imposteurs, et qu'il n'étoit pas possible que je pusse commettre une si méchante action. Enfin, Madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu souterrain.

« Le quarantième arriva. Le matin, le jeune homme, en s'éveillant, me dit avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître : « Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, et je ne suis pas mort, grâces à Dieu et à votre bonne compagnie. Mon père ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnoissance, et de vous fournir tous les moyens et toutes les commodités nécessaires pour vous en retourner dans votre royaume. Mais, en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif; je veux me décrasser et changer d'habit, pour mieux recevoir mon père. » Je mis de l'eau sur le feu; et, lorsqu'elle fut tiède, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans; je le lavai et le frottai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit que j'avois préparé, et je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé, et qu'il eut dormi quelque temps : « Mon prince, me dit-il, obligez-moi

de m'apporter un melon et du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir. »

« De plusieurs melons qui nous restoient, je choisis le meilleur, et le mis dans un plat; et, comme je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne savoit pas où il y en avoit. « Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au-dessus de ma tête. » Effectivement, j'y en aperçus un; mais je me pressai si fort pour le prendre, et, dans le temps que je l'avois à la main, mon pied s'embarrassa de sorte dans la couverture, que je glissai, et tombai si malheureusement sur le jeune homme que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

« A ce spectacle, je poussai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le visage et la poitrine. Je déchirai mon habit, et me jetai par terre avec une douleur et des regrets inexprimables. « Hélas! m'écriai-je, il ne lui restoit que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un asile, et, dans le temps que je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin et que je rends la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je en levant la tête et les mains au ciel, je vous en demande pardon; et, si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus longtemps... »

Scheherazade, voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le sultan des Indes en fut ému ; et, se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendroit après cela le calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvoit le tirer de peine.

LVIe NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, éveilla la sultane le lendemain. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme. » Scheherazade prit aussitôt la parole et parla de cette sorte :

« Madame, poursuivit le troisième calender en s'adressant à Zobéide, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçu la mort sans frayeur, si elle s'étoit présentée à moi. Mais le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons. Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes et ma douleur ne feroient pas revivre le jeune homme, et que, les quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son père, je sortis de cette demeure souterraine, et montai au haut de

l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, et la couvris de terre.

« J'eus à peine achevé que, portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'aperçus le bâtiment qui venoit reprendre le jeune homme. Alors, me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même : « Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter et massacrer peut-être par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer. » Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, et je ne me fus pas plus tôt placé de manière que je ne pouvois être aperçu que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

« Le vieillard et les esclaves débarquèrent bientôt, et s'avancèrent vers la demeure souterraine, d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance ; mais, lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, et particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre et descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point : leur crainte redouble ; ils le cherchent et le trouvent enfin étendu sur son lit,

avec le couteau au milieu du cœur : car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. A cette vue, ils poussèrent des cris de douleur qui renouvelèrent la mienne; le vieillard tomba évanoui; ses esclaves, pour lui donner de l'air, l'apportèrent en haut entre leurs bras, et le posèrent au pied de l'arbre où j'étois. Mais, malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura longtemps en cet état, et leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

« Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, et, dès que la fosse qu'on lui faisoit fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard, soutenu par deux esclaves et le visage baigné de larmes, lui jeta le premier un peu de terre, après quoi les esclaves en comblèrent la fosse.

« Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé et embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le vieillard, accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espèce de brancard et transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'île en peu de temps, et je le perdis de vue..... »

Le jour, qui éclairoit déjà l'appartement du sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, et,

par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.

LVIIe NUIT

Le lendemain, avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les aventures du troisième calender. — Eh bien, ma sœur, répondit Scheherazade, vous saurez que ce prince continua de les raconter ainsi à Zobéide et à sa compagnie :

« Après le départ, dit-il, du vieillard, de ses esclaves et du navire, je restai seul dans l'île : je passois la nuit dans la demeure souterraine qui n'avoit pas été rebouchée, et, le jour, je me promenois autour de l'île, et m'arrêtois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

« Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la mer diminuoit considérablement, et que l'île devenoit plus grande; il sembloit que la terre ferme s'approchoit. Effectivement, les eaux devinrent si basses qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de mer

entre moi et la terre ferme. Je le traversai, et n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambe. Je marchai si longtemps sur la plage et sur le sable que j'en fus très fatigué. A la fin, je gagnai un terrain plus ferme; et j'étois déjà assez éloigné de la mer lorsque je vis fort loin au-devant de moi comme un grand feu, ce qui me donna quelque joie. « Je trouverai quelqu'un, disois-je, et il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. » Mais à mesure que je m'en approchois mon erreur se dissipoit, et je reconnus bientôt que ce que j'avois pris pour du feu étoit un château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

« Je m'arrêtai près de ce château, et m'assis, autant pour en considérer la structure admirable que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'aperçus dix jeunes hommes fort bien faits, qui paroissoient venir de la promenade. Mais, ce qui me parut assez surprenant, ils étoient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnoient un vieillard d'une taille haute et d'un air vénérable.

« J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, et tous privés du même œil. Dans le temps que je cherchois dans mon esprit par quelle aventure ils pouvoient être assemblés,

ils m'abordèrent et me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avoit amené là. Je leur répondis que mon histoire étoit un peu longue, et que, s'ils vouloient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerois la satisfaction qu'ils souhaitoient. Ils s'assirent, et je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de mon royaume jusqu'alors, ce qui leur causa une grande surprise.

« Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer avec eux dans le château. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets fort proprement meublés, et nous arrivâmes dans un grand salon où il y avoit en rond dix petits sofas bleus et séparés, tant pour s'asseoir et se reposer le jour que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzième sofa moins élevé, et de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé, et les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

« Comme chaque sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : « Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, et ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-

vous de voir, et ne portez pas plus loin votre curiosité. »

« Le vieillard ne demeura pas longtemps assis ; il se leva et sortit ; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix seigneurs, auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres ; et, sur la fin du repas, le même vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

« Mon histoire leur avoit paru si extraordinaire qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper, et elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs, faisant réflexion qu'il étoit tard, dit au vieillard : « Vous voyez qu'il est temps de dormir, et vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de notre devoir. » A ces mots, le vieillard se leva et entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

« Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre et du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, et commencèrent à s'en frotter et barbouiller le visage, de manière qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer, à se lamenter et à se frapper la tête et

la poitrine, en criant sans cesse : *Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches.*

« Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage et les mains ; ils quittèrent aussi leurs habits, qui étoient gâtés, et en prirent d'autres ; de sorte qu'il ne paroissoit pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venois d'être spectateur.

« Jugez, Madame, de la contrainte où j'avois été durant tout ce temps-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avoient imposé, pour leur faire des questions, et il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

« Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'aïr, et alors je leur dis : « Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir; je ne puis l'observer. Vous êtes des gens sages, et vous avez tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connoître; néanmoins je vous ai vu faire des actions dont tout autres personnes que des insensés ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendre, de charbon et de noir à noircir, et enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil ; il faut

que quelque chose de singulier en soit la cause : c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. » A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois ne me regardoient pas ; que je n'y avois pas le moindre intérêt, et que je demeurasse en repos.

« Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes ; et, quand la nuit fut venue, après avoir tous soupé séparément, le vieillard apporta encore les bassins bleus ; les jeunes seigneurs se barbouillèrent, ils pleurèrent, se frappèrent, et crièrent : *Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches*. Ils firent, le lendemain et les nuits suivantes, la même action.

« A la fin, je ne pus résister à ma curiosité, et je les priai très sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel chemin je pourrois retourner dans mon royaume : car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus longtemps avec eux et d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

« Un des seigneurs me répondit pour tous les autres : « Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous, et que pour vous épargner le chagrin

d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. » Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. « Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité ; il y va de la perte de votre œil droit. — Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que, si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, et que je ne l'imputerai qu'à moi-même. » Il me représenta encore que, quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet et qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux ; mais que, si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soumettre, puisque, à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

« Les dix seigneurs, voyant que j'étois inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton qu'ils égorgèrent, et, après lui avoir ôté la peau, ils me présentèrent le couteau dont ils s'étoient servis et me dirent : « Prenez ce couteau, il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut

que vous vous enveloppiez, ensuite nous vous laisserons sur la place, et nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle roc, paroîtra dans l'air, et, vous prenant pour un mouton , fondra sur vous et vous enlèvera jusqu'aux nues; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra son vol vers la terre et vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau et vous développez. Le roc ne vous aura pas plus tôt vu qu'il s'envolera de peur, et vous laissera libre. Ne vous arrêtez point, marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de plaques d'or, de grosses émeraudes et d'autres pierreries fines. Présentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, et entrez. Nous avons été dans ce château tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vu, ni de ce qui nous est arrivé; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit; et la pénitence dont vous avez été témoin est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier est remplie d'aventures extraordinaires, et on en feroit un gros livre; mais nous ne pouvons vous en dire davantage. »

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte, et dit au sultan des Indes : « Sire, comme ma sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plus tôt que de coutume, je commençois à craindre d'ennuyer Votre Majesté ; mais voilà le jour qui paroît à propos, et m'impose silence. » La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.

LVIIIe NUIT.

Dinarzade ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente ; elle ne laissa pas néanmoins d'appeler la sultane avant le jour. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de continuer l'histoire du troisième calender. » Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le calender à Zobéide :

« Madame, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau de mouton, saisi du couteau qui m'avoit été donné ; et, après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place et se retirèrent dans leur salon. Le roc dont ils m'avoient parlé ne fut pas longtemps à se faire voir ; il fondit sur

moi, me prit entre ses griffes comme un mouton, et me transporta au haut d'une montagne.

« Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau ; je fendis la peau, me développpai, et parus devant le roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçut. Ce roc est un oiseau blanc, d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuses. Pour sa force, elle est telle qu'il enlève les éléphans dans les plaines, et les porte sur le sommet des montagnes où il en fait sa pâture.

« Dans l'impatience que j'avois d'arriver au château, je ne perdis point de temps, et je pressai si bien le pas qu'en moins d'une demi-journée je m'y rendis ; et je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint. La porte étoit ouverte. J'entrai dans une cour carrée et si vaste qu'il y avoit autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal et d'aloès et une d'or, sans compter celle de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux appartemens d'en haut, et d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis donnoient entrée dans des jardins ou des magasins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

« Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand salon où étoient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite que

l'imagination même ne sauroit aller au delà. Elles étoient habillées très magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble sitôt qu'elles m'aperçurent, et, sans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes démonstrations de joie : « Brave seigneur, soyez le bienvenu, soyez le bienvenu ; » et une d'entre elles, prenant la parole pour les autres : « Il y a longtemps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous. Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous. »

« Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs ; et, comme je témoignois que cela me faisoit de la peine : « C'est votre place, me dirent-elles ; vous êtes de ce moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandemens. »

« Rien au monde, Madame, ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude et me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là

servirent une collation magnifique; et d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux; et tout cela s'exécutoit sans confusion, avec un ordre, une union admirable et des manières dont j'étois charmé. Je bus et mangeai. Après quoi toutes les dames, s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage. Je leur fis un détail de mes aventures, qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit... »

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, sa sœur lui en demanda la raison. « Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour? répondit la sultane. Pourquoi ne m'avez-vous pas plus tôt éveillée? » Le sultan, à qui l'arrivée du calender au palais des quarante belles dames promettoit d'agréables choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la sultane.

LIXe NUIT.

Dinarzade ne fut pas plus diligente cette nuit que la dernière, et il étoit presque jour lorsqu'elle dit à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de m'apprendre ce qui se passa dans le beau château où vous nous laissâtes

hier. — Je vais vous le dire, » répondit Scheherazade ; et, s'adressant au sultan :

Sire, poursuivit-elle, le prince calender reprit sa narration dans ces termes :

« Lorsque j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante dames, quelques-unes de celles qui étoient assises le plus près de moi demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il étoit nuit, se levèrent pour aller querir des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour ; mais elles les disposèrent avec tant de symétrie qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

« D'autres dames servirent une table de fruits secs, de confitures et d'autres mets propres à boire, et garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins et de liqueurs ; et d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, et nous y demeurâmes assez longtemps. Celles qui devoient jouer des instrumens et les accompagner de leurs voix se levèrent et firent un concert charmant. Les autres commencèrent une espèce de bal, et dansèrent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grâce du monde.

« Il étoit plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des dames, prenant la parole, me dit : « Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé ; mais, avant que de vous y retirer, choisissez, de nous toutes, celle qui vous plaira davantage, et la menez coucher avec vous. » Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me proposoient, qu'elles étoient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrois pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

« La même dame qui m'avoit parlé reprit : « Nous sommes très persuadées de votre honnêteté, et nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient ; mais que cette discrétion ne vous arrête pas ; nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses : car nous sommes convenues que tous les jours nous aurons l'une après l'autre le même honneur, et qu'au bout des quarante jours ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, et ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos dont vous avez besoin. »

« Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, et on nous con-

duisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, et les autres dames se retirèrent dans les leurs..... »

« Mais il est jour, Sire, dit Scheherazade au sultan, et Votre Majesté voudra bien me permettre de laisser le prince calender avec sa dame. » Schahriar ne répondit rien, mais il dit en lui-même en se levant : « Il faut avouer que le conte est parfaitement beau ; j'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin. »

LXe NUIT.

Dinarzade, sur la fin de la nuit suivante, ne manqua pas d'adresser ces paroles à la sultane : « Si vous ne dormez pas, ma sœur, je vous prie de nous raconter la suite de la merveilleuse histoire du troisième calender. — Très volontiers, répondit Scheherazade ; voici de quelle manière le prince en reprit le fil :

« J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le

bonjour, et me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes, et me rendirent malgré moi tous les services dont on y a besoin ; et, lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit qui étoit encore plus magnifique que le premier.

« Nous passâmes la journée presque toujours à table ; et, quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Enfin, Madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre, et que pendant tout ce temps-là cette vie voluptueuse ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

« Au bout de l'année (rien ne pouvoit me surprendre davantage), les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaieté ordinaire et de me demander comment je me portois, entrèrent un matin dans mon appartement, les joues baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : « Adieu, cher prince, adieu ; il faut que nous vous quittions. » Leurs larmes m'attendrirent. Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction et de cette séparation dont elles me parloient. « Au nom de

Dieu, mes belles dames, ajoutai-je, apprenez-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler, ou si mon secours vous est inutile. » Au lieu de me répondre précisément : « Plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vu ni connu ! Plusieurs cavaliers avant vous nous ont fait l'honneur de nous visiter; mais pas un n'avoit cette grâce, cette douceur, cet enjouement et ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrons vivre sans vous. » En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. « Mes aimables dames, repris-je, de grâce, ne me faites pas languir davantage : dites-moi la cause de votre douleur. — Hélas! répondirent-elles, quel autre sujet seroit capable de nous affliger que la nécessité de nous séparer de vous? Peut-être ne vous reverrons-nous jamais ! Si pourtant vous le vouliez bien, et si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne seroit pas impossible de nous rejoindre. — Mesdames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites; je vous prie de me parler plus clairement. — Hé bien, dit une d'elles, pour vous satisfaire, nous vous dirons que nous sommes toutes princesses filles de rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vu ; mais, au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, qu'il ne nous est pas

permis de révéler ; après quoi nous revenons dans ce château. L'année finit hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui : c'est ce qui fait le sujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laisserons les clefs de toutes choses, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi contenter votre curiosité et adoucir votre solitude pendant notre absence. Mais, pour votre bien et pour notre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais ; et la crainte que nous en avons augmente notre douleur. Nous espérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos et du bonheur de votre vie : prenez-y garde. Si vous cédiez à votre indiscrète curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, et de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la clef de la porte d'or avec nous ; mais ce seroit faire une offense à un prince tel que vous que de douter de sa discrétion et de sa retenue..... »

Scheherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le sultan, curieux de savoir ce que feroit le calender seul dans le château après le dé-

part des quarante dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.

LXIe NUIT.

L'officieuse Dinarzade, s'étant réveillée assez longtemps avant le jour, appela la sultane. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, songez qu'il est temps de raconter au sultan notre seigneur la suite de l'histoire que vous avez commencée. » Scheherazade alors, s'adressant à Schahriar, lui dit :

Sire, Votre Majesté saura que le calender poursuivit ainsi son histoire :

« Madame, dit-il, le discours de ces belles princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causeroit beaucoup de peine, et je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les assurai que j'en profiterois, et que je ferois des choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des dames d'un si rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres; je les embrassai toutes l'une après l'autre : elles partirent ensuite, et je restai seul dans le château.

« L'agrément de la compagnie, la bonne chère,

les concerts, les plaisirs, m'avoient tellement occupé durant l'année que je n'avois pas eu le temps ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce palais enchanté. Je n'avois pas même fait attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des dames et du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ; et, quoique leur absence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allois passer un siècle sans elles.

« Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné, de ne pas ouvrir la porte d'or; mais, comme, à cela près, il m'étoit permis de satisfaire ma curiosité, je pris la première des clefs des autres portes, qui étoient rangées par ordre.

« J'ouvris la première porte, et j'entrai dans un jardin fruitier, auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La symétrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissoit ma vue. Je ne dois pas négliger, Madame, de vous faire remarquer que ce jardin délicieux étoit

arrosé d'une manière fort singulière : des rigoles creusées avec art et proportion portoient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avoient besoin pour pousser leurs premières feuilles et leurs fleurs; d'autres en portoient moins à ceux dont les fruits étoient déjà noués; d'autres, encore moins à ceux où ils grossissoient; d'autres n'en portoient que ce qu'il en falloit précisément à ceux dont le fruit avoit acquis la grosseur convenable et n'attendoit plus que sa maturité; mais cette grosseur surpassoit de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles enfin, qui aboutissoient aux arbres dont le fruit étoit mûr, n'avoient d'humidité que ce qui étoit nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre. Je ne pouvois me lasser d'examiner et d'admirer un si beau lieu; et je n'en serois jamais sorti, si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avois point vues. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles; je fermai la porte et ouvris celle qui suivoit.

« Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'étoit pas moins singulier dans son genre. Il renfermoit un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit besoin. La rose, le jasmin, la violette, le narcisse,

l'hyacinthe, l'anémone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lis et une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissent ailleurs qu'en différens temps, s'y trouvoient là fleuries toutes à la fois, et rien n'étoit plus doux que l'air qu'on respiroit dans ce jardin.

« J'ouvris la troisième porte ; je trouvai une volière très vaste. Elle étoit pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage étoit de sandal et de bois d'aloès ; elle renfermoit une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes et d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoient leur grain et leur eau étoient de jaspe ou d'agate la plus précieuse. D'ailleurs, cette volière étoit d'une grande propreté : à voir sa capacité, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle étoit ; personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue. Le soleil étoit déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux, qui cherchoient alors à se percher dans l'endroit le plus commode pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain, je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avois vu le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande cour environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description pour éviter la prolixité. Ce bâtiment avoit quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un trésor, et, de ces trésors, il y en avoit plusieurs qui valoient mieux que les plus grands royaumes. Le premier contenoit des monceaux de perles, et, ce qui passe toute croyance, les plus précieuses, qui étoient grosses comme des œufs de pigeon, surpassoient en nombre les médiocres. Dans le second trésor, il y avoit des diamans, des escarboucles et des rubis; dans le troisième, des émeraudes; dans le quatrième, de l'or en lingots; dans le cinquième, du monnoyé; dans le sixième, de l'argent en lingots; dans les deux suivans, du monnoyé. Les autres contenoient des améthystes, des chrysolithes, des topazes, des opales, des turquoises, des hyacinthes, et toutes les autres pierres fines que nous connoissons, sans parler de l'agate, du jaspe, de la cornaline et du corail, dont il y avoit un magasin rempli, non seulement de branches, mais même d'arbres entiers.

« Rempli de surprise et d'admiration, je m'é-

criai après avoir vu toutes ces richesses : « Non, quand tous les trésors de tous les rois de l'univers seroient assemblés en un même lieu, ils n'approcheroient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses ! »

« Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares et précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf portes, et admirer tout ce qui s'offrit à ma vue. Il ne restoit plus que la centième porte, dont l'ouverture m'étoit défendue..... »

Le jour, qui vint éclairer l'appartement du sultan des Indes, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette histoire faisoit trop de plaisir à Schahriar pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain. Ce prince se leva dans cette résolution.

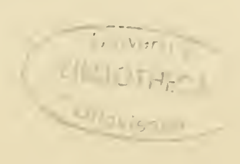
LXIIe NUIT.

Dinarzade, qui ne souhaitoit pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvoient être renfermées sous la clef de la cen-

tième porte, appela la sultane de très bonne heure. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie d'achever la surprenante histoire du troisième calender. — Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade :

« J'étois, dit-il, au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avois pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, et le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité ; mais, par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

« J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir, et je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi, et, au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai. Après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur, je n'en fus plus incommodé.



« Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, et dont le pavé étoit parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif, avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloès et d'ambre gris, y servoient de lumière, et cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or et d'argent, remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeurs. Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près; je trouvai qu'il avoit une selle et une bride d'or massif d'un ouvrage excellent; que son auge d'un côté étoit remplie d'orge mondé et de sésame, et, de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride, et le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, et voulus le faire avancer; mais, comme il ne branloit pas, je le frappai d'une houssine que j'avois ramassée dans son écurie magnifique. Mais à peine eut-il senti le coup qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible; puis, étendant des ailes dont je ne m'étois point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme, et, malgré la frayeur dont j'étois saisi, je ne me tenois point mal. Il reprit ensuite son vol vers la terre, et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où, sans me donner le temps de mettre pied à terre, il me secoua si violem-

ment qu'il me fit tomber en arrière, et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

« Voilà de quelle manière je devins borgne, et je me souvins bien alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol, et disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil qui me faisoit beaucoup de douleur. Je descendis, et me trouvai dans un salon qui me fit connoître, par les dix sofas disposés en rond et un autre moins élevé au milieu, que ce château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le roc.

« Les dix jeunes seigneurs borgnes n'étoient pas dans le salon. Je les y attendis, et ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil. « Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions; mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. — J'aurois tort de vous en accuser, leur répondis-je; je me le suis attiré moi-même, et je m'en impute toute la faute. — Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toutes sortes de plaisirs pendant une année en-

tière ; et nous aurions continué de jouir du même bonheur si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons, et dont nous ne savons pas de combien sera la durée; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous, et vous en allez à la cour de Bagdad : vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. »

« Ils m'enseignèrent la route que je devois tenir, et je me séparai d'eux. Je me fis raser en chemin la barbe et les sourcils, et pris l'habit de calender. Il y a longtemps que je marche. Enfin je suis arrivé aujourd'hui en cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces calenders mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, Madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé. »

Le troisième calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéide prit la parole, et, s'adressant

à lui et à ses confrères : « Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. » Mais l'un d'entre eux lui répondit : « Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité, et de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. » Alors la dame, se tournant du côté du calife, du vizir Giafar et de Mesrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit : « C'est à vous à me raconter votre histoire ; parlez. »

Le grand-vizir Giafar, qui avoit toujours porté la parole, répondit encore à Zobéide : « Madame, pour vous obéir nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des marchands de Mossoul, et nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régalés de mets délicats et de vins exquis, a fait venir des danseurs et des danseuses, avec des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisions tous ensemble a attiré le guet, qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés ; mais, comme il étoit

déjà tard et que la porte de notre khan étoit fermée, nous ne savions où nous retirer. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, et que nous ayons entendu qu'on se réjouissoit chez vous : cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, Madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres. »

Zobéide, après avoir écouté ce discours, sembloit hésiter sur ce qu'elle devoit dire. De quoi les calenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois prétendus marchands de Mossoul la même bonté qu'elle avoit eue pour eux. « Hé bien, leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce ; mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement, et que vous vous retirerez où il vous plaira. » Zobéide ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéie, le calife, le vizir, Mesrour, les trois calenders et le porteur sortirent sans répliquer : car la présence des sept esclaves armés les tenoit en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison et que la porte fut fermée, le calife dit aux calenders sans leur faire connoître qui il étoit : « Et vous, Seigneurs, qui êtes étrangers et nouvellement arrivés en cette ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas jour encore ? — Seigneur, lui répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse. — Suivez-nous, reprit le calife,

nous allons vous tirer d'embarras. » Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au vizir, et lui dit : « Conduisez-les chez vous; et demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs histoires; elles méritent bien d'avoir place dans les annales de mon règne. »

Le vizir Giafar emmena avec lui les trois calenders; le porteur se retira dans sa maison; et le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha; mais il ne put fermer l'œil, tant il avoit l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vues et entendues. Il étoit surtout fort en peine de savoir qui étoit Zobéide, quel sujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux chiennes noires, et pourquoi Amine avoit le sein meurtri. Le jour parut qu'il étoit encore occupé de ces pensées. Il se leva, et se rendit dans la chambre où il tenoit son conseil et donnoit audience; il s'assit sur son trône.

Le grand-vizir arriva peu de temps après, et lui rendit ses respects à son ordinaire. « Vizir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement ne sont pas fort pressantes; celle des trois dames et des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces dames, et amenez en même temps les calenders. Partez, et

souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour. »

Le vizir, qui connoissoit l'humeur vive et bouillante de son maître, se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames, et leur exposa d'une manière très honnête l'ordre qu'il avoit de les conduire au calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'étoit passé la nuit chez elles. Les dames se couvrirent de leur voile, et partirent avec le vizir, qui prit en passant chez lui les trois calenders, qui avoient eu le temps d'apprendre qu'ils avoient vu le calife et qu'ils lui avoient parlé sans le connoître. Le vizir les mena au palais, et s'acquitta de sa commission avec tant de diligence que le calife en fut fort satisfait. Ce prince, pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étoient présens, fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisoit à son appartement, et retint près de lui les trois calenders, qui firent assez connoître par leurs respects qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté et leur dit : « Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en marchand, je vais sans doute vous alarmer ; vous craindrez de m'avoir offensé, et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de

mon ressentiment ; mais rassurez-vous : soyez persuadées que j'ai oublié le passé, et que je suis même très content de votre conduite. Je souhaiterois que toutes les dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étois alors marchand de Mossoul ; mais je suis à présent Haroun-al-Raschid, le septième calife de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, et vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices. »

Quoique le calife eût prononcé ces paroles très distinctement, et que les trois dames les eussent entendues, le vizir Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter.....

« Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour. Si Votre Majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. » Le sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'histoire de Zobéide, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.

LXIIIe NUIT.

« Ma chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, si vous ne dormez pas, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéide, car cette dame la raconta sans doute au calife.— Elle n'y manqua pas, » répondit Scheherazade.

Dès que le prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit.

HISTOIRE DE ZOBÉIDE.

« Commandeur des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à Votre Majesté est une des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux chiennes noires et moi sommes trois sœurs nées d'une même mère et d'un même père ; et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes. Les deux dames qui demeurent avec moi, et qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine; l'autre s'appelle Safie, et moi Zobéide.

« Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avoit laissé fut partagé entre nous également ; et, lorsque ces deux dernières sœurs eurent touché leur portion, elles se séparèrent et allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui vivoit encore, et qui depuis, en mourant, nous laissa à chacune mille sequins.

« Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenoit, mes deux aînées, car je suis la cadette, se marièrent, suivirent leurs maris, et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avoit de biens et de meubles, et, avec l'argent qu'il en put faire et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en bonne chère et en débauche tout son bien et celui que ma sœur lui avoit apporté. Ensuite, se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier, et la chassa.

« Elle revint à Bagdad, non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage, et vint se réfugier chez moi, dans un état si digne de pitié qu'elle en auroit inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une si malheureuse situation ; elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son

mari et l'indigne traitement qu'il lui avoit fait. Je fus touchée de son malheur, et j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits, et lui dis : « Ma sœur, vous êtes mon aînée, et je vous regarde comme ma mère. Pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. »

« Nous demeurâmes toutes deux, et vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur, et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avoit traitée de la même sorte; je la reçus avec la même amitié.

« Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que, si elles n'avoient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvoient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté; que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition. « Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que

vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela étoit, je vous avoue que j'en serois fort étonnée. Après l'expérience que vous avez du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois ? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible. »

« Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avoient pris la résolution de se remarier ; elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, et me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. « Vous êtes notre cadette, me dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison et nous regarder comme vos esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. — Mes chères sœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation ; revenez, et jouissez avec moi de ce que j'ai. » Je les embrassai, et nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

« Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite, et, voyant que Dieu avoit béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes

deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avois fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, et nous sortîmes bientôt du golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes ; et après vingt jours de navigation nous vîmes terre. C'étoit une montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une ville de grande apparence. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port, et nous y jetâmes l'ancre.

« Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner; je me fis débarquer seule, et j'allai droit à la porte de la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, et d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main. Mais ils avoient tous l'air si hideux que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étoient immobiles et qu'ils ne remuoient pas même les yeux, je me rassurai, et, m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étoient pétrifiés.

« J'entrai dans la ville, et passai par plusieurs rues où il y avoit des hommes d'espace en espace, dans toutes sortes d'attitudes; mais ils étoient tous sans mouvement et pétrifiés. Au quartier des marchands, je trouvai la plupart des boutiques fermées, et j'aperçus dans celles qui étoient ouvertes des personnes aussi pétrifiées. Je jetai la vue sur les

cheminées, et, n'en voyant pas sortir la fumée, cela me fit juger que tout ce qui étoit dans les maisons, de même que ce qui étoit dehors, étoit changé en pierres.

« Étant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or, dont les deux battans étoient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paroissoit tirée devant, et l'on voyoit une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnoit en ce pays-là. Mais, fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusque-là, dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière; et, ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout et les autres assis ou à demi couchés.

« Je traversai une grande cour où il y avoit beaucoup de monde : les uns sembloient aller et les autres venir, et néanmoins ils ne bougeoient de leur place, parce qu'ils étoient pétrifiés comme ceux que j'avois déjà vus. Je passai dans une seconde cour, et de celle-là dans une troisième; mais ce n'étoit partout qu'une solitude, et il y régnoit un silence affreux.

« M'étant avancée dans une quatrième cour, j'y vis en face un très beau bâtiment dont les fenêtres

étoient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'étoit l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avoit dans une grande salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très richement meublée, où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je connus que c'étoit la reine à une couronne d'or qu'elle avoit sur la tête, et à un collier de perles très rondes et plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, et il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

« J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre, et surtout le tapis de pied, les coussins et le sofa garni d'une étoffe des Indes à fond d'or, avec des figures d'hommes et d'animaux en argent trait d'un travail admirable..... »

Scheherazade auroit continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le sultan fut charmé de ce récit. « Il faut, dit-il en se levant, que je sache à quoi aboutira cette pétrification d'hommes étonnante. »

LXIVe NUIT.

Dinarzade, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéide, ne man-

qua pas d'appeler la sultane avant le jour. « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de nous apprendre ce que vit encore Zobéide dans ce palais singulier où elle étoit entrée.—Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame continua de raconter son histoire au calife :

« Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée je passai dans plusieurs autres appartemens et cabinets propres et magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un trône d'or massif, élevé de quelques degrés et enrichi de grosses émeraudes enchâssées, et, sur le trône, un lit d'une riche étoffe sur laquelle éclatoit une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partoit de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendoit, je montai, et, avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait que je n'y remarquai nul défaut. Il brilloit tellement que je ne pouvois en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

« Il y avoit au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé, dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un de vivant dans ce superbe palais : car je ne pouvois croire que ces

flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler rendoit inestimable.

« Comme toutes les portes étoient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avois déjà vus. J'allai jusqu'aux offices et aux garde-meubles, qui étoient remplis de richesses infinies, et je m'occupai si fort de toutes ces merveilles que je m'oubliai moi-même. Je ne pensois plus ni à mon vaisseau ni à mes sœurs, je ne songeois qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchoit, et, son approche m'avertissant qu'il étoit temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étois venu; mais il ne me fut pas aisé de le retrouver. Je m'égarai dans les appartemens; et, me retrouvant dans la grande chambre où étoient le trône, le lit, le gros diamant et les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit, et de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans ce lieu si désert, et ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

« Il étoit environ minuit, lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisoit l'Alcoran de la même manière et du ton que nous avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beau-

coup de joie. Je me levai aussitôt, et, prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendois la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, et, regardant par une fente, il me parut que c'étoit un oratoire. En effet, il y avoit, comme dans nos temples, une niche qui marquoit où il falloit se tourner pour faire la prière, des lampes suspendues et allumées, et deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumés de même.

« Je vis aussi un petit tapis étendu, de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus et faire la prière. Un jeune homme de bonne mine, assis sur ce tapis, récitoit avec grande attention l'Alcoran qui étoit posé devant lui sur un petit pupitre. A cette vue, ravie d'admiration, je cherchois en mon esprit comment il se pouvoit faire qu'il fût le seul vivant dans une ville où tout le monde étoit pétrifié, et je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très merveilleux.

« Comme la porte n'étoit que poussée, je l'ouvris ; j'entrai, et, me tenant debout devant la niche, je fis cette prière à haute voix : « *Louange à Dieu, qui nous a favorisés d'une heureuse navigation ! Qu'il nous fasse la grâce de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée en notre pays. Écoutez-moi, Seigneur, et exaucez ma prière.* »

« Le jeune homme jeta les yeux sur moi, et me dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes et ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense, je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitans de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable. »

« Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce voyage, et de quelle manière j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, et je lui témoignai combien j'étois frappée de la désolation affreuse que j'avois remarquée dans tous les endroits par où j'avois passé.

« Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. » A ces mots, il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, et le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, et je lui trouvai tant de grâce et de beauté que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, et, avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirés : « Aimable seigneur, cher objet

de mon âme, on ne peut attendre avec plus d'impatience que je l'attends l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en votre ville, et ma curiosité ne sauroit être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe. »

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, et dit à Schahriar : « Sire, Votre Majesté ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler, j'abuserois de votre attention. » Le sultan se leva, résolu d'entendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

LXVe NUIT.

« Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade le lendemain avant le jour, je vous prie de reprendre l'histoire de Zobéide, et de nous raconter ce qui se passa entre elle et le jeune homme vivant, qu'elle rencontra dans ce palais dont vous nous avez fait une si belle description. — Je vais vous satisfaire, » répondit la sultane.

Zobéide poursuivit son histoire dans ces termes:

« Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu par la prière que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très remarquable de sa grandeur et de sa puissance. Je vous dirai que cette ville étoit la capitale d'un puissant royaume dont le roi mon père portoit le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitans de la ville et tous les autres sujets étoient mages, adorateurs du feu et de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

« Quoique né d'un père et d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savoit l'Alcoran par cœur et l'expliquoit parfaitement bien. « Mon prince, me disoit-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnoître et d'en adorer d'autres. » Elle m'apprit à lire en arabe; et le livre qu'elle me donna pour m'exercer fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, et elle m'en inspiroit tout l'esprit à l'insu de mon père et de tout le monde. Elle mourut; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, et j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

« Il y a trois ans et quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la ville, si distinctement que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit : *Habitans, abandonnez le culte de Nardoun et du feu. Adorez le Dieu unique qui fait miséricorde.*

« La même voix se fit ouïr trois années de suite; mais, personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à trois ou quatre heures du matin, tous les habitans généralement furent changés en pierres en un instant, chacun dans l'état et la posture où il se trouva. Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais, et la reine ma mère eut une pareille destinée.

« Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis ce temps-là, je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais; et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma consolation. Je lui en rends des graces infinies : car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse. »

« Tout ce récit et particulièrement ces derniers mots achevèrent de m'enflammer pour lui. « Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le vaisseau sur lequel je suis venue peut

vous persuader que je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant Commandeur des croyans, le vicaire du grand Prophète que vous reconnoissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Bagdad ; et il ne sera pas plus tôt informé de votre arrivée en sa capitale qu'il vous fera connoître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service, et vous en pouvez disposer absolument. » Il accepta l'offre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

« Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais et nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêchée de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire, et le sujet de la désolation d'une si belle ville.

« Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avois apportées, et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais en pierreries, en or et

en argent. Nous laissâmes les meubles et une infinité de pièces d'orfévrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous auroit fallu plusieurs vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

« Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. A l'égard des provisions, il nous en restoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter..... »

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle cessa de parler, et le sultan se leva sans rien dire; mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'histoire de Zobéide et de ce jeune prince conservé si miraculeusement.

LXVIe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade, impatiente de savoir quel seroit le succès de la navigation de Zobéide, appela la sultane. « Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez, de grâce, l'histoire d'hier; dites-nous si le

jeune prince et Zobéide arrivèrent heureusement à Bagdad. — Vous l'allez apprendre, » répondit Scheherazade.

Zobéide reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au calife :

« Sire, dit-elle, le jeune prince, mes sœurs et moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais, hélas ! notre union ne dura pas longtemps. Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi, et me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrois pour mon époux ; ensuite, me tournant vers le prince, je lui dis : « Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne, pour être votre très humble esclave, pour vous rendre mes services, et vous reconnoître pour le maître absolu de mes volontés.

« — Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais, pour moi, je vous déclare fort sérieusement devant mesdames vos sœurs que

dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma dame et ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. » Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avoient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

« Nous étions dans le golfe Persique, et nous approchions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérois que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormois, mes sœurs prirent leur temps et me jetèrent à la mer; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau, et par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer. Effectivement, je gagnai une plage, et le jour me fit connoître que j'étois dans une petite île déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil; et, en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce; ce qui me donna quelque espérance que je pourrois conserver ma vie.

« Je me reposois à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long qui s'avançoit

vers moi en se démenant à droite et à gauche, et tirant la langue ; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai ; et, m'apercevant qu'il étoit suivi d'un autre serpent plus gros qui le tenoit par la queue et faisoit ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard près de moi ; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent ; je le frappai à la tête, et l'écrasai. L'autre, se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'envola ; je le regardai longtemps dans l'air comme une chose extraordinaire ; mais, l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, et je m'endormis.

« A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire, qui avoit des traits vifs et agréables, et qui tenoit à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis à mon séant, et lui demandai qui elle étoit. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi, il n'y a pas longtemps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnoître le service important que vous m'avez rendu qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs ; et, pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par vos généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes, qui sont fées comme moi ; nous avons transporté toute la

charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Mais ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai. »

« A ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avoit été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, et me dit : « Sous peine d'être changée comme elles en chienne, je vous ordonne, de la part de celui qui confond les mers, de donner toutes les nuits cent coups de fouet à chacune de vos sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre personne et contre le jeune prince qu'elles ont noyé. » Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterois son ordre.

« Depuis ce temps-là, je les ai traitées chaque nuit, à regret, de la manière dont Votre Majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur et de répugnance je m'acquitte d'un si cruel devoir ; et vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous

en donnera l'éclaircissement par le récit de son histoire. »

Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le calife fit prier par son grand-vizir l'agréable Amine de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle étoit marquée de cicatrices.....

« Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour, et je ne dois pas arrêter davantage Votre Majesté. » Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avoit à raconter seroit le dénoûment des précédentes, dit en lui-même : « Il faut que je me donne le plaisir tout entier. » Il se leva, et résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

LXVIIe NUIT.

Dinarzade souhaitoit passionnément d'entendre l'histoire d'Amine; c'est pourquoi, s'étant réveillée longtemps avant le jour, elle dit à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, apprenez-moi, je vous en conjure, pourquoi l'aimable Amine avoit le sein tout couvert de cicatrices. — J'y consens, répondit Scheherazade; et, pour ne pas perdre le temps, vous saurez qu'Amine, s'adressant au calife, commença son histoire dans ces termes :

HISTOIRE D'AMINE.

« Commandeur des croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont Votre Majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur, je vous dirai que ma mère, ayant pris une maison pour passer son veuvage en son particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon père m'avoit laissé, à un des plus riches héritiers de cette ville.

« La première année de notre mariage n'étoit pas écoulée que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari, qui montoit à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisoit de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les premiers six mois de mon deuil furent passés, je me fis faire dix habits différens, d'une si grande magnificence qu'ils revenoient à mille sequins chacun, et je commençai au bout de l'année à les porter...

« Un jour que j'étois seule, occupée à mes affaires domestiques, on me vint dire qu'une dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'étoit une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, et me dit en demeurant

sur ses genoux : « Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connoissance en cette ville. Cela nous donne de la confusion : car nous voudrions faire connoître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance que nous ne sommes pas des inconnues, et que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation que les dames de notre pays connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur. Mais, hélas ! si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous ! Nous ne savons à qui nous adresser. »

« Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. « Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas ; je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : dites-moi où il faut que j'aille ; je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. » La vieille

dame, transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds que je ne le fus à l'en empêcher. « Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, et comblera votre cœur de satisfaction de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine; il suffira que vous veniez avec moi sur le soir, à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, Madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous revoir.

« Aussitôt qu'elle m'eut quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage, avec un collier de grosses perles, des bracelets, des bagues et des pendans d'oreilles de diamans les plus fins et les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoit arriver.

« La nuit commençoit à paroître, lorsque la vieille dame arriva chez moi d'un air qui marquoit beaucoup de joie. Elle me baisa la main, et me dit : « Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voilà prête à vous servir de guide. » Nous partîmes aussitôt ; elle marcha devant moi, et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large, nouvellement

balayée et arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui étoit au-dessus de la porte, en lettres d'or : *C'est ici la demeure éternelle des plaisirs et de la joie.* La vieille dame frappa, et l'on ouvrit à l'instant.

« On me conduisit au fond de la cour, dans une grande salle où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au-devant de moi ; et, après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle sur un sofa où il y avoit un trône d'un bois précieux rehaussé de diamans : « Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des noces ; mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère, qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes ; il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté que son sort dépend de vous, et qu'il sera très malheureux si vous n'avez pitié de lui. Il sait le rang que vous tenez dans le monde ; et je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prières, Madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme. »

« Depuis la mort de mon mari, je n'avois pas encore eu la pensée de me remarier ; mais je n'eus

pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, la jeune dame frappa des mains : un cabinet s'ouvrit aussitôt, et il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux, et qui avoit tant de grâce, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi ; et je connus, par l'entretien que nous eûmes, que son mérite étoit encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avoit dit.

« Lorsqu'elle vit que nous étions contens l'un de l'autre, elle frappa des mains une seconde fois, et un cadi entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa, et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avoit amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi fut que je ne me ferois point voir, ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui ; et il me jura qu'à cette condition j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière ; ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avois été invitée seulement.

« Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda, et je pris pour m'accompagner la vieille dame dont j'ai déjà parlé, qui étoit de la

maison, et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit : « Ma bonne maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connois ici ; il en a de toutes sortes ; et, sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. » Je me laissai conduire, et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, et lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille vouloit que je lui fisse la demande moi-même ; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, et que je ne devois pas y contrevenir.

« Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréé plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la vieille : « Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent ; mais je lui en ferai un présent si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. » J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de me faire cette proposition. Mais, au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandoit n'étoit pas une chose fort importante, qu'il ne s'agissoit point de parler, mais

seulement de présenter la joue, et que ce seroit une affaire bientôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, et je me dévoilai ; mais, au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang. La douleur et la surprise furent telles que j'en tombai évanouie, et je demeurai assez longtemps en cet état pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue tout ensanglantée. La vieille dame et mes femmes avoient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut ne s'aperçût de rien et crût que ce n'étoit qu'une foiblesse qui m'avoit prise..... »

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles, aperçut le jour et se tut. Le sultan trouva ce qu'il venoit d'entendre assez extraordinaire, et se leva fort curieux d'en apprendre la suite.

LXVIII° NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade, s'étant réveillée, appela la sultane : « Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de vouloir

bien continuer l'histoire d'Amine. —Voici comment cette dame la reprit, » répondit Scheherazade.

« La vieille qui m'accompagnoit, poursuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me rassurer. « Ma bonne maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon : je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand parce qu'il est de mon pays, et je ne l'aurois jamais cru capable d'une si grande méchanceté; mais ne vous affligez pas : ne perdons point de temps, retournons au logis; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement qu'il ne paroîtra pas la moindre marque. » Mon évanouissement m'avoit rendue si foible qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis; mais je tombai une seconde fois en foiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède; je revins à moi, et me mis au lit.

« La nuit venue, mon mari arriva ; il s'aperçut que j'avois la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avois. Je répondis que c'étoit un mal de tête ; et j'espérois qu'il en demeureroit là ; mais il prit une bougie, et, voyant que j'étois blessée à la joue : « D'où vient cette blessure ? » me dit-il. Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouer la chose : faire cet

aveu à un mari me paroissoit choquer la bienséance. Je lui dis que, comme j'allois acheter une étoffe de soie, avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un porteur chargé de bois avoit passé si près de moi dans une rue fort étroite qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage, mais que c'étoit peu de chose.

« Cette raison mit mon mari en colère. « Cette action, dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs et de les faire tous pendre. » Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : « Seigneur, je serois fâchée qu'on fît une si grande injustice ; gardez-vous bien de la commettre : je me croirois indigne de pardon si j'avois causé ce malheur. — Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure. »

« Je lui repartis qu'elle m'avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne ; qu'il venoit derrière moi, la tête tournée d'un autre côté ; que son âne m'avoit poussée si rudement que j'étois tombée, et que j'avois donné de la joue contre du verre. « Cela étant, dit alors mon mari, le soleil ne se lèvera pas demain que le grand-vizir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. — Au nom de Dieu, Seigneur, interrompis-je, je vous

supplie de leur pardonner; ils ne sont pas coupables. — Comment donc, Madame! dit-il; que faut-il que je croie? Parlez, je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. — Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, et je suis tombée ; voilà le fait. »

« A ces dernières paroles, mon époux perdit patience. « Ah! s'écria-t-il, c'est trop longtemps écouter des mensonges. » En disant cela il frappa des mains, et trois esclaves entrèrent. « Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. » Les esclaves exécutèrent son ordre ; et, comme l'un me tenoit par la tête et l'autre par les pieds, il commanda au troisième d'aller prendre un sabre; et, quand il l'eut apporté : « Frappe, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, et va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur et qui me manquent de foi. » Comme il vit que l'esclave ne se hâtoit pas d'obéir : « Frappe donc, continua-t-il. Qui t'arrête? Qu'attends-tu? — Madame, me dit alors l'esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. »

« Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, et, regardant mon époux bien tendrement : « Hélas! lui dis-je,

en quel état me voilà réduite ! Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours ! » Je voulois poursuivre ; mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux. Au contraire, il me fit des reproches, à quoi il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prières ; mais il ne les écouta pas, et il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment, la vieille dame qui avoit été nourrice de mon époux entra, et, se jetant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : « Mon fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri et élevé, je vous conjure de m'accorder sa grâce. Considérez que l'on tue celui qui tue, et que vous allez flétrir votre réputation et perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante ? » Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, et elle les accompagna de tant de larmes, qu'elles firent une forte impression sur mon époux. « Hé bien, dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. »

« A ces mots, un esclave, par son ordre, me donna de toute sa force sur les côtes et sur la poitrine tant de coups d'une petite canne, pliante qui enlevoit la peau et la chair, que j'en perdis connoissance. Après cela, il me fit porter par les mêmes esclaves, ministres de sa fureur, dans une

maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher et de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avois eue de mon premier mari; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux, dans l'excès de la colère, ne s'étoit pas contenté de la faire abattre, il avoit fait même raser toute la rue où elle étoit située. Cette violence étoit sans doute inouïe; mais contre qui aurois-je fait ma plainte? L'auteur avoit pris des mesures pour se cacher, et je n'ai pu le connoître. D'ailleurs, quand je l'aurois connu, ne voyois-je pas bien que le traitement qu'on me faisoit partoit d'un pouvoir absolu? Aurois-je osé m'en plaindre?

« Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zobéide, qui vient de raconter son histoire à Votre Majesté, et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, et m'exhorta à la supporter patiemment. « Voilà quel est le monde, dit-elle; il nous ôte ordinairement nos biens, ou nos amis, ou nos amans, et souvent le tout ensemble. » En même temps, pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune prince causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite

de quelle manière elles avoient été changées en chiennes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me pésenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle après la mort de notre mère.

« Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a longtemps que nous menons cette vie tranquille; et, comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier, et les fis apporter par un porteur, homme d'esprit et d'humeur agréable, que nous retînmes pour nous divertir. Trois calenders survinrent au commencement de la nuit, et nous prièrent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent; et, après les avoir fait asseoir à notre table, ils nous régaloient d'un concert à leur mode lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'étoient trois marchands de Mossoul, de fort bonne mine, qui nous demandèrent la même grâce que les calenders; nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent ni les uns ni les autres; néanmoins, quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les en punir, nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur histoire, et nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite,

et à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée. »

Le calife Haroun-al-Raschid fut très content d'avoir appris ce qu'il vouloit savoir, et témoigna publiquement l'admiration que lui causoit tout ce qu'il venoit d'entendre.....

« Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour qui commence à paroître ne me permet pas de raconter à Votre Majesté ce que fit le calife pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. » Schahriar, jugeant que la sultane achèveroit la nuit suivante l'histoire des cinq dames et des trois calenders, se leva, et lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

LXIXe NUIT.

« Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria Dinarzade avant le jour, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme et ce que devinrent les trois calenders. — Je vais satisfaire votre curiosité, » répondit Scheherazade. Alors, adressant son discours à Schahriar, elle poursuivit dans ces termes :

Sire, le calife, ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur et de sa générosité aux calenders princes et faire sentir aussi aux trois dames des effets de sa bonté. Sans se servir du ministère de son grand-vizir, il dit lui-même à Zobéide : « Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent, et qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état?

— Commandeur des croyans, répondit Zobéide, j'ai oublié de dire à Votre Majesté que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurois besoin de sa présence, et qu'alors, si je voulois seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle seroit à moi dans le moment, quand elle seroit au delà du mont Caucase. — Madame, reprit le calife, où est ce paquet de cheveux? » Elle repartit que depuis ce temps-là elle avoit eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira; et, ouvrant un peu la portière qui la cachoit, elle le lui montra. « Hé bien, répliqua le calife, faisons venir ici la fée; vous ne sauriez l'appeler plus à propos, puisque je le souhaite. »

Zobéide y ayant consenti, on apporta du feu, et Zobéide mit dessus tout le paquet de cheveux.

A l'instant même le palais s'ébranla, et la fée parut devant le calife, sous la figure d'une dame habillée très magnifiquement. « Commandeur des croyans, dit-elle à ce prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre m'a rendu un service important. Pour lui en marquer ma reconnoissance, je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs en les changeant en chiennes ; mais, si Votre Majesté le désire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

— Belle fée, lui répondit le calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir ; faites-leur cette grâce ; après cela, je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence ; mais, auparavant, j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci ; obligez-moi de me nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très injustement tout le bien qui lui appartenoit. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, et qui fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moi.

— Pour faire plaisir à Votre Majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état ; je guérirai la dame de ses cicatrices, de

manière qu'il ne paroîtra pas que jamais elle ait été frappée; et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi. »

Le calife envoya querir les deux chiennes chez Zobéide; et, lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avoit demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife : « Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présentement qui est l'époux inconnu que vous cherchez. Il vous appartient de fort près, puisque c'est le prince Amin, votre fils aîné, frère du prince Mamoun son cadet. Étant devenu passionnément amoureux de cette dame, sur le récit qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa. A l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est excusable en quelque façon. La dame son épouse avoit eu un peu trop de facilité; et les excuses qu'elle lui avoit apportées étoient capables de faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. » En achevant ces paroles, elle salua le calife et disparut.

Ce prince, rempli d'admiration et content des

changemens qui venoient d'arriver par son moyen, fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit premièrement appeler le prince Amin, son fils, lui dit qu'il savoit son mariage secret, et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le calife déclara ensuite qu'il donnoit son cœur et sa main à Zobéide, et proposa les trois autres sœurs aux trois calenders fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnoissance. Le calife leur assigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Bagdad ; il les éleva aux premières charges de son empire, et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Bagdad, appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage ; et le fameux calife Haroun-al-Raschid, en faisant le bonheur de tant de personnes qui avoient éprouvé des disgrâces incroyables, s'attira mille bénédictions.

Il n'étoit pas jour encore lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avoit été tant de fois interrompue et continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainsi, adressant la parole au sultan, elle lui dit :



HISTOIRE DE SINDBAD

LE MARIN

Sire, sous le règne de ce même calife Haroun-al-Raschid dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui se nommoit Hindbad. Un jour qu'il faisoit une chaleur excessive, il portoit une charge très pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait et qu'il lui en restoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphyr, et dont le pavé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un lieu plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre, et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très bon gré de s'être arrêté en cet endroit : car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloès et de pastilles qui sortoit par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit

d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instrumens accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, et qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques, qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appeloit le maître de cet hôtel. « Hé quoi! lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire? » Le porteur, qui avoit ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroissoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux, et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi

et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? » En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir.

Il étoit encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi ; le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en cet endroit empêcha Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXXe NUIT.

Sire, Votre Majesté peut aisément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisoit. Après le discours qu'il venoit de tenir, il avoit sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât querir pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur

ce qu'il ne pouvoit abandonner sa charge au milieu de la rue; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendroit garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avoit un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyoit à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche; et derrière lui étoient debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher, et, après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeoient plus, prit la parole, et, s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommoit et quelle étoit sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. — Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds

que la compagnie vous voit aussi avec plaisir ; mais je souhaiterois apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sindbad, avant que de se mettre à table, avoit entendu tout son discours par une fenêtre ; et c'étoit ce qui l'avoit obligé à le faire appeler.

A cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur, et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. — Oh ! ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paroissez être à mon égard. Vous vous imaginez sans doute que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis : désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, Messeigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous

n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidèle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »

Comme Sindbad vouloit raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

PREMIER VOYAGE DE SINDBAD

LE MARIN.

« J'avois hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, et, rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, et qu'on en voyoit bientôt la fin quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai, de plus, que je consumois malheureusement dans une vie déréglée le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'étoit la der-

nière et la plus déplorable de toutes les misères que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avois autrefois ouï dire à mon père, qu'*il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté.*

« Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan en plein marché tout ce que j'avois de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit, et, dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora, où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

« Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie Heureuse à la droite, et par celles de la Perse à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante et dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très spacieuse : elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux îles de Vakvak. Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer ; mais

ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là je n'ai point été sujet à cette maladie.

« Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite île presque à fleur d'eau, qui ressembloit à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent. Mais, dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'île trembla tout à coup, et nous donna une rude secousse..... »

A ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante :

LXXIe NUIT.

Sire, Sindbad, poursuivant son histoire : « On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement ; que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une île étoit le dos d'une

baleine. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étois encore sur l'île, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avoit apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant, le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étoient dans la chaloupe et recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais et favorable qui s'étoit levé ; il fit hausser les voiles, et m'ôta par là l'espérance de gagner le vaisseau.

« Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté et tantôt d'un autre; je disputai contre eux ma vie tout le reste du jour et de la nuit suivante. Je n'avois plus de force le lendemain, et je désespérois d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une île. Le rivage en étoit haut et escarpé, et j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune sembloit avoir conservées en cet endroit pour mon salut ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi mort, jusqu'à ce qu'il fît grand jour et que le soleil parût.

« Alors, quoique je fusse très foible à cause du travail de la mer, et parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne lais-

sai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissoit. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie : car j'ignorois si je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai, en approchant, que c'étoit une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention; mais, pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit sous terre. Un moment ensuite, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon aventure; après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir que je l'étois de les trouver là.

« Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent; puis, leur ayant demandé ce qu'ils faisoient dans un lieu qui me paroissoit si désert, ils me répondirent qu'ils étoient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette île; que chaque année, dans la même saison, ils avoient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachoient de la manière

que je l'avois vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortoit de la mer; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettoit en état de les dévorer; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, et l'obligeoient à rentrer dans la mer; que, les cavales étant pleines, ils les remenoient, et que les chevaux qui en naissoient étoient destinés pour le roi et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devoient partir le lendemain, et que, si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurois péri infailliblement, parce que les habitations étoient éloignées et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

« Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer comme ils me l'avoient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer; mais, au grand bruit que firent les palefreniers, il lâcha prise et alla se replonger dans la mer.

« Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'île avec les cavales, et je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage, à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois et par quelle aventure je me trouvois dans ses États. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même temps, il ordonna qu'on eût soin de moi et que l'on me fournît toutes les choses

dont j'aurois besoin. Cela fut exécuté de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

« Comme j'étois marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad que pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner : car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer, et a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différens endroits du monde. Je cherchois aussi la compagnie des savans des Indes, et je prenois plaisir à les entendre parler ; mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au roi très régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs et de petits rois, ses tributaires, qui étoient auprès de sa personne. Ils me faisoient mille questions sur mon pays ; et, de mon côté, voulant m'instruire des mœurs ou des lois de leurs États, je leur demandois tout ce qui me sembloit mériter ma curiosité.

« Il y a sous la domination du roi Mihrage une île qui porte le nom de Cassel. On m'avoit assuré qu'on y entendoit toutes les nuits un son de tymbales ; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots que Deggial y fait sa demeure. Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et

de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étoient que d'une coudée, et qui ressembloient par la tête à des hiboux.

« A mon retour, comme j'étois un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença de décharger les marchandises ; et les marchands à qui elles appartenoient les faisoient transporter dans des magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom dessus, et, après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avois fait charger sur le vaisseau où je m'étois embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine; mais, comme j'étois persuadé qu'il me croyoit mort, je l'abordai et lui demandai à qui appartenoient les ballots que je voyois. « J'avois sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommoit Sindbad. Un jour que nous étions près d'une île, à ce qu'il nous paroissoit, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette île prétendue, qui n'étoit autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'étoit endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plus tôt échauffée par le feu qu'on avoit allumé sur son dos pour faire la cuisine qu'elle commença de se mouvoir et de s'enfoncer

dans la mer. La plupart des personnes qui étoient dessus se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étoient à lui, et j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. — Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte :

LXXIIe NUIT.

Sindbad, poursuivant son histoire, dit à la compagnie :

« Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand Dieu! s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad; les passagers qui étoient sur mon bord l'ont vu comme moi, et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad? Quelle audace! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer

d'un bien qui ne vous appartient pas. — Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, et me faites la grâce d'écouter ce que j'ai à vous dire. — Hé bien, reprit-il, que direz-vous? Parlez, je vous écoute. » Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé, et par quelle aventure j'avois rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avoient amené à sa cour.

« Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étois pas un imposteur : car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même, et, se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger! je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, je louai sa probité, et, pour la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai; mais il les refusa.

« Je choisis ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savoit la disgrâce qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venois de les recouvrer; il eut la bonté de m'en

témoigner de la joie; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais, avant mon embarquement, j'échangeai les marchandises qui me restoient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloès, du sandal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut, et je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avois soufferts et de jouir des plaisirs de la vie. »

Sindbad, s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'il avoit interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger, et, lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et, la donnant au porteur : « Prenez, Hindbad, lui dit-il; retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il

venoit de recevoir. Le récit qu'il en fit au logis fut très agréable à sa femme et à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant et lui fit mille caresses. Dès que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort longtemps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et, s'adressant à la compagnie : « Messeigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage ; elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier. » Tout le monde garda le silence, et Sindbad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE DE SINDBAD

LE MARIN

« J'avois résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas longtemps sans m'ennuyer d'une vie oisive ; l'envie de voyager et de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandises

propres à faire le trafic que je méditois, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire, et, après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

« Nous allions d'île en île, et nous y faisions des trocs fort avantageux. Un jour, nous descendîmes en l'une, qui étoit couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais si déserte que nous n'y découvrîmes aucune habitation, et même pas une âme. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosoient.

« Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs et les autres des fruits, je pris mes provisions et du vin que j'avois apporté et m'assis près d'une eau coulant entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois; après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis longtemps; mais, quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre..... »

Là, Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit, parce qu'elle vit que le jour paroissoit; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad :

LXXIII[e] NUIT.

« Je fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre ; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un des marchands qui étoient descendus dans l'île avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

« Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur. Je poussai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, et me jetai par terre, où je demeurai longtemps abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres. Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles et mon repentir hors de saison.

« A la fin, je me résignai à la volonté de Dieu, et, sans savoir ce que je deviendrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirois rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel ; mais, ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc,

je descendis de l'arbre, et, avec ce qui me restoit de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui étoit si éloignée que je ne pouvois pas bien distinguer ce que c'étoit.

« Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'étoit une boule blanche d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Dès que j'en fus près, je la touchai et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour pour voir s'il n'y avoit point d'ouverture; je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il étoit impossible de monter dessus, tant elle étoit unie. Elle pouvoit avoir cinquante pas en rondeur.

« Le soleil alors étoit prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout à coup comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais, si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage quand je m'aperçus que ce qui la causoit étoit un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires, qui s'avançoit de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé roc dont j'avois souvent ouï parler aux matelots, et je conçus que la grosse boule que j'avois tant admirée devoit être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus, comme pour le couver. En le voyant venir, je m'étois serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau, et ce pied étoit aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y at-

tachai fortement avec la toile dont mon turban étoit environné, dans l'espérance que le roc, lorsqu'il reprendroit son vol le lendemain, m'emporteroit hors de cette île déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et m'enleva si haut que je ne voyois plus la terre; puis il descendit tout à coup avec tant de rapidité que je ne me sentois pas. Lorsque le roc fut posé et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenoit attaché à son pied. J'avois à peine achevé de me détacher qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit et s'envola aussitôt.

« Le lieu où il me laissa étoit une vallée très profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes qu'elles se perdoient dans la nue, et tellement escarpées qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi, et, comparant cet endroit à l'île déserte que je venois de quitter, je trouvai que je n'avois rien gagné au change.

« En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle étoit parsemée de diamans, dont il y en avoit d'une grosseur surprenante; je pris beaucoup de plaisir à les regarder; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir, et que je ne pus voir sans effroi. C'étoient un grand nombre de serpens si gros et si longs qu'il

n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres, où ils se cachoient à cause du roc leur ennemi, et ils n'en sortoient que la nuit.

« Je passai la journée à me promener dans la vallée, et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha; et, à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui étoit basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens qui commencèrent à paroître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai longtemps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis, et, malgré l'inquiétude dont j'étois agité, comme je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assoupi que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit me réveilla. C'étoit une grosse pièce de viande

fraîche, et, dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

« J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes touchant la vallée des diamans, et l'adresse dont se servoient quelques marchands pour en tirer ces pierrres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée; les diamans sur la pointe desquels elles tombent s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids au haut des rochers pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands, courant aux nids, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne sauroit descendre.

« J'avois cru jusque-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abîme, que je regardois comme mon tombeau; mais je changeai de sentiment; et ce que je venois de voir me

donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie... »

Le jour qui parut en cet endroit imposa silence à Scheherazade ; mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

LXXIVe NUIT.

Sire, dit-elle en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutoit :

« Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes yeux, et j'en remplis la bourse de cuir qui m'avoit servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue, et l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture de manière qu'elle ne pouvoit tomber.

« Je ne fus pas plus tôt en cette situation que les aigles vinrent ; chacune se saisit d'une pièce de viande qu'elle emporta ; et une des plus puissantes, m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé, me porta au haut

de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles ; et, lorsqu'ils les eurent obligées à quitter leur proie, un d'entre eux s'approcha de moi ; mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant, et, au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvois là, il commença de me quereller en me demandant pourquoi je lui ravissois son bien. « Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous, ajoutai-je ; j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont, ce n'est que par hasard ; mais j'ai choisi moi-même, au fond de la vallée, ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. » En disant cela, je la lui montrai. Je n'avois pas achevé de parler que les autres marchands qui m'aperçurent s'attroupèrent autour de moi, fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avois imaginé pour me sauver que ma hardiesse à le tenter.

« Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous ensemble ; et là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avoient été ils n'en avoient pas vu

un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenoit le nid où j'avois été transporté, car chaque marchand avoit le sien, je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudroit. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros ; et, comme je le pressois d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : « Non, me dit-il ; je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

« Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendue. Je ne pouvois modérer ma joie quand je faisois réflexion que j'étois hors des périls dont je vous ai parlé. Il me sembloit que l'état où je me trouvois étoit un songe, et je ne pouvois croire que je n'eusse plus rien à craindre.

« Il y avoit déjà plusieurs jours que les marchands jetoient des pièces de viande dans la vallée, et, comme chacun paroissoit content des diamans qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avoit des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'île de Roha, où croît l'arbre dont on

tire le camphre et qui est si gros et si touffu que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance et devient ce qu'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt.

« Il y a dans la même île des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant et plus grands que le buffle; ils ont une corne sur le nez, longue environ d'une coudée; cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enlève et le porte sur sa tête; mais, comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux et l'aveuglent, il tombe par terre, et, ce qui va vous étonner, le roc vient, qui les enlève tous deux entre ses griffes et les emporte pour nourrir ses petits.

« Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette île, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là, nous allâmes à d'autres îles; et enfin, après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y

fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je jouis honorablement du reste des richesses immenses que j'avois apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux, et revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avoit déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table, et, après le repas, Sindbad, ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE DE SINDBAD

LE MARIN

« J'eus bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois, le souvenir des dangers que j'avois courus dans mes deux voyages ; mais, comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos ; et, m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balsora. Là, je m'embarquai

encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

« Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une île où le capitaine auroit fort souhaité de se dispenser d'entrer; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit : « Cette île et quelques autres voisines sont habitées par des sauvages tout velus qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soient des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles, et que, s'il nous arrivoit d'en tuer quelqu'un, ils se jetteroient tous sur nous et nous assommeroient. »

Le jour, qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXVe NUIT.

« Le discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et

nous connûmes bientôt que ce qu'il venoit de nous dire n'étoit que trop véritable. Nous vîmes paroître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parloient en approchant ; mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse qu'il ne paroissoit pas qu'ils posassent leurs pieds.

« Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions être funeste. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble de l'ancre sans se donner la peine de la tirer ; et, après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire en une autre île d'où ils étoient venus. Tous les voyageurs évitoient avec soin celle où nous étions alors, et il étoit très dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre ; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

« Nous nous éloignâmes du rivage, et, en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits

et des herbes, dont nous mangeâmes pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous étoit possible : car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers où nous tournâmes nos pas. C'étoit un palais bien bâti et fort élevé, qui avoit une porte d'ébène à deux battans, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule, où il y avoit, d'un côté, un monceau d'ossemens humains, et, de l'autre, une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle, et, comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent : nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, et nous y demeurâmes très longtemps immobiles.

« Le soleil se couchoit ; et, tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit, et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir de la hauteur d'un grand palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant, qu'il avoit fort longues et fort aiguës, lui sortoient de la bouche, qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval ; et la lèvre inférieure lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles

ressembloient à celles d'un éléphant et lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, et demeurâmes comme morts.

« A la fin, nous revînmes à nous, et nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinoit de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous, et, s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du col, et me tourna de tous côtés, comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre que je n'avois que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour à tour, les examina de la même manière, et, comme le capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main ainsi que j'aurois tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, et le mangea à son souper, dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule, où il se coucha et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre. Son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le

géant se réveilla, se leva, sortit, et nous laissa dans le palais.

« Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et, nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, étoit pourtant celle que nous devions naturellement former.

« Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun, et, nous soumettant à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'île en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelque endroit à nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

« Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons, après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour, qu'il sortit, et nous laissa comme il avoit déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si

étrange; et ceux-là excitoient les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie, prenant alors la parole: « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort; et, quand cela seroit permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste? »

« Comme il m'étoit venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. « Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter, et, dès qu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant : s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette île fatale ; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, et nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie ; mais, quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer que dans les entrailles de ce monstre, qui a déjà dévoré deux de nos compagnons? » Mon avis fut goûté de tout le monde,

et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

« La douleur que sentit le géant lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage ; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons et sortit avec des hurlemens épouvantables..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais la nuit suivante elle reprit ainsi cette histoire.

LXXVIe NUIT.

« Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étoient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce ; mais nous nous flattions que, s'il ne paroissoit pas lorsque le soleil seroit levé, et que nous n'entendissions plus ses hurlemens, que nous ne cessions pas d'ouïr, ce seroit une marque qu'il auroit perdu la vie, et, en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'île et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à peu près de sa grandeur qui le conduisoient, et d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchoient devant lui à pas précipités.

« A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si adroitement qu'à la réserve du ra-

deau sur lequel j'étois tous les autres en furent brisés, et les hommes qui étoient dessus se noyèrent. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer et hors de la portée des pierres.

« Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots qui nous jetoient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée ; mais le lendemain nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits, qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

« Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent long comme un palmier faisoit de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il put faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre et acheva de l'avaler. Nous prîmes aussitôt la fuite, l'autre camarade et moi ; et, quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes, quelque temps après, un bruit qui nous fit juger que le serpent rendoit

les os du malheureux qu'il avoit surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. « O Dieu ! m'écriai-je alors, à quoi nous sommes-nous exposés ! Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible. »

« Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent; et, à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et, rencontrant mon camarade qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

« Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement, je ne pouvois attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons, et, cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer; mais, comme il est doux de vivre le plus longtemps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu qui dispose à son gré de nos vies.

« Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sè-

ches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns en travers pardessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçoit. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer; mais il n'y put réussir à cause du rempart que je m'étois fabriqué, et il fit en vain, jusqu'au jour, le manége d'un chat qui assiège une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira ; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

« Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avoit donné, j'avois tant souffert de son haleine empestée, que, la mort me paroissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre; et, sans me souvenir de la résignation où j'étois le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première..... »

A ces mots, Scheherazade, voyant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire, et dit au sultan :

LXXVIIe NUIT.

Sire, Sindbad, poursuivant son troisième voyage :

« Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir : dans le temps que j'allois me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étois trouvé dans cette île déserte ; et, après que je leur eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent qu'ils avoient plusieurs fois entendu parler des géans qui demeuroient dans cette île ; qu'on leur avoit assuré que c'étoient des anthropophages, et qu'ils mangeoient les hommes crus aussi bien que rôtis. A l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avoit en abondance dans cette île ; qu'ils se cachoient le jour, et se montroient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joie de me voir échappé de tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils

avoient de meilleur; et le capitaine, remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

« Nous courûmes la mer quelque temps ; nous touchâmes à plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit: « Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenoient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il entendoit parler étoient déjà sur le tillac. Il me les montra en me disant : « Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. » J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

« L'écrivain du navire enregistroit tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenoient. Comme il demandoit au capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enregistrât ceux dont il

venoit de me charger : « Écrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et, envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avoit abandonné dans l'île où je m'étois endormi au bord d'un ruisseau, et qui avoit remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord à cause du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avois vu.

« Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étoient ces ballots s'appeloit Sindbad ? — Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte; il étoit de Bagdad, et il s'étoit embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une île pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas rembarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, et si frais qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. — Vous le croyez donc mort ? repris-je. — Assurément, repartit-il. — Hé bien, capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et connoissez ce

Sindbad que vous laissâtes dans cette île déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et, quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder... »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration :

LXXVIIIe NUIT.

« Le capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. « Dieu soit loué! s'écria-t-il en m'embrassant; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnoissance que je lui devois.

« De l'île de Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis de clous de girofle, de cannelle et d'autres épiceries. Quand nous nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avoit vingt coudées en longueur et en largeur ; nous remarquâmes aussi un poisson qui tenoit de la vache ; il

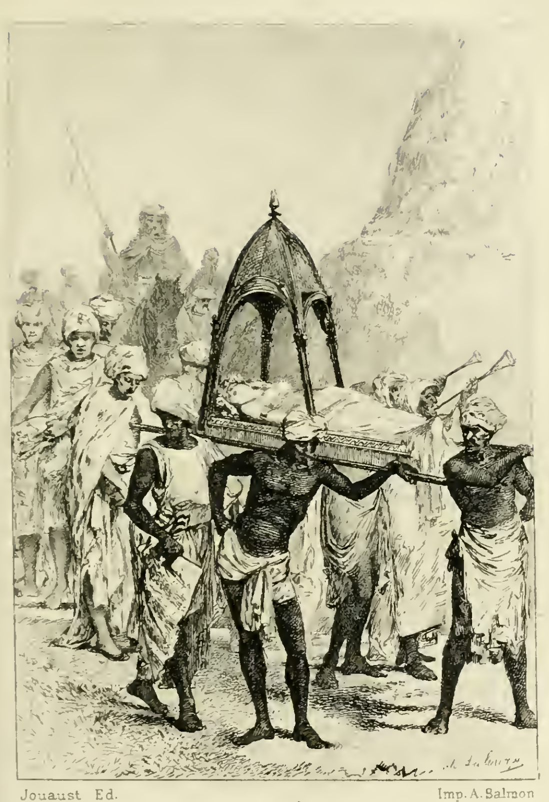
avoit du lait, et sa peau est d'une si grande dureté qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquises. »

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent; et, le jour suivant étant revenu, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, et continua ses aventures.

QUATRIÈME VOYAGE DE SINDBAD

LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des



Jouaust Ed. Imp. A. Salmon

HISTOIRE DE SINDBAD LE MARIN
(Nuit LXXX)

choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires, et, ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avois dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques îles orientales lorsque, faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent qui obligea le capitaine à faire amener les voiles et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles ; la manœuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pièces, et le vaisseau, ne pouvant plus être gouverné, donna sur une sèche, et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noyèrent, et que la charge périt..... »

Scheherazade en étoit là quand elle vit paroître le jour. Elle s'arrêta, et Schahriar se leva. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrième voyage :

LXXIX[e] NUIT.

« J'eus le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de me

prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une île qui étoit devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avoit jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrâce nous en avoit empêchés.

« Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage; et, nous avançant dans l'île, nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très grand nombre; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

« Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir, et l'on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servoient n'en mangeoient pas, ne consultèrent que leur faim qui les pressoit, et se jetèrent dessus ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, et je m'en trouvai bien : car, peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avoit tourné à mes com-

pagnons, et qu'en me parlant ils ne savoient ce qu'ils disoient.

« On nous servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco, et mes camarades, qui n'avoient plus de raison, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs nous avoient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, et nous ôter par là le chagrin que la triste connoissance de notre sort nous devoit causer ; et ils nous donnoient du riz pour nous engraisser. Comme ils étoient anthropophages, leur intention étoit de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoroient leur destinée parce qu'ils avoient perdu leur bon sens. Puisque j'avois conservé le mien, vous jugez bien, Seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort, dont j'étois incessamment frappé, tournoit en poison tous les alimens que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire : car les noirs, ayant assommé et mangé mes compagnons, en demeurèrent là ; et, me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

« Cependant j'avois beaucoup de liberté, et l'on ne prenoit presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs et de me sauver. Un vieillard qui

m'aperçut, et qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir; mais, au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avoit alors que ce vieillard dans les habitations; tous les autres noirs s'étoient absentés et ne devoient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avoient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seroient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendroient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit, que je m'arrêtai pour prendre un peu de repos et manger de quelques vivres dont j'avois fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paroissoient habités. Je vivois de cocos, qui me fournissoient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

« Le huitième jour, j'arrivai près de la mer, et j'aperçus tout à coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, et, la suivante, elle poursuivit dans ces termes :

LXXXe NUIT.

« Les gens qui cueilloient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étois et d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité en leur racontant de quelle manière j'avois fait naufrage et étois venu dans cette île, où j'étois tombé entre les mains des noirs. « Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes ! Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté ? » Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils en furent merveilleusement étonnés.

« Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avoit amenés, et nous nous rendîmes dans une autre île d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui étoit un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits et commanda qu'on eût soin de moi.

« L'île où je me trouvois étoit fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisoit un grand commerce dans la ville où le roi demeuroit. Cet agréable asile commença à me con-

soler de mon malheur ; et les bontés que ce généreux prince avoit pour moi achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avoit personne dans sa cour ni dans la ville qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette île, plutôt que comme un étranger.

« Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire : tout le monde, le roi même, montoit à cheval sans bride et sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi Sa Majesté ne se servoit pas de ces commodités. Il me répondit que je lui parlois de choses dont on ignoroit l'usage en ses États.

« J'allai aussitôt chez un ouvrier, et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

« Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, et les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, et fut si satisfait de cette invention qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et

pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville ; ce qui me mit dans une grande réputation, et me fit considérer de tout le monde.

« Comme je faisois ma cour au roi très exactement, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets qui te connoissent te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. — Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt de faire pour marquer mon obéissance à Votre Majesté ; elle a sur moi un pouvoir absolu. — Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes États et que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osois résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étois pas trop content de mon état. Mon dessein étoit de m'échapper à la première occasion et de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il étoit, ne pouvoit me faire perdre le souvenir.

« J'étois dans ces sentimens, lorsque la femme

d'un de mes voisins, avec lequel j'avois contracté une amitié fort étroite, tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler; et, le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie! — Hélas! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. — Oh! repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore longtemps. — Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette île, et qu'ils ont inviolablement gardée : le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver; tout le monde subit cette loi. »

« Dans le temps qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses joyaux.

« On l'enleva ensuite dans une bière découverte,

et le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du deuil et suivoit le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne; et, lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvroit l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses joyaux. Après cela, le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre dans une bière sans résistance, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui; puis on le descendit de la même manière qu'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur et servoit de bornes à la mer, et le puits étoit très profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

« Il n'est pas besoin, Messeigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensois là-dessus. « Sire, lui dis-je, je ne saurois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos États d'enterrer les vivans avec les morts. J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations, et je n'ai jamais entendu parler d'une loi si cruelle. — Que veux-tu, Sindbad? me répondit le roi; c'est une loi commune, et j'y suis soumis moi-même : je serai

enterré vivant avec la reine mon épouse, si elle meurt la première. — Mais, Sire, lui dis-je, oserois-je demander à Votre Majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume ? — Sans doute, repartit le roi en souriant du motif de ma question ; ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette île. »

« Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle me faisoit faire des réflexions très mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal ? Il fallut prendre patience, et m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins je tremblois à la moindre indisposition que je voyois à ma femme ; mais, hélas ! j'eus bientôt la frayeur tout entière. Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours..... »

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière :

LXXXIe NUIT.

« Jugez de ma douleur, poursuivit Sindbad : être enterré tout vif ne me paroissoit pas une fin

moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages ; il falloit pourtant en passer par là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi; et les personnes les plus considérables de la ville me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

« Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses joyaux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivois immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes et déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à tous ceux qui se trouvèrent autour de moi ; et, m'inclinant devant eux jusqu'à terre pour baiser le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi. « Considérez, disois-je, que je suis un étranger qui ne doit pas être soumis à une loi si rigoureuse, et que j'ai une autre femme et des enfans dans mon pays. » J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri ; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau et sept pains. Enfin, cette céré-

monie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

« A mesure que j'approchois du fond, je découvrois, à la faveur du peu de lumière qui venoit d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, et qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable, qui sortoit d'une infinité de cadavres que je voyois à droite et à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai longtemps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : « Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous selon les décrets de sa providence; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé! tu n'aurois point à mourir d'un trépas si lent et si terrible en toutes ses circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah! malheureux! ne devois-tu pas plutôt demeurer chez toi, et jouir tranquillement du fruit de tes travaux! »

« Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins (vous le dirai-je ?) au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons, et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étoient dans ma bière, et j'en mangeai.

Quoique l'obscurité qui régnoit dans la grotte fût si épaisse que l'on ne distinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière ; et il me sembla que la grotte étoit plus spacieuse et plus remplie de cadavres qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau ; mais enfin, n'en ayant plus, je me préparai à mourir..... »

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXXII[e] NUIT.

« Je n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le

mort étoit un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devoit être posée; et, quand je m'aperçus que l'on recouvroit l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étois saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommai, et, comme je ne faisois cette action inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étoient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant : je tuai l'homme de la même manière, et comme, par bonheur pour moi, il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres en mettant toujours en œuvre la même industrie.

« Un jour que je venois d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partoit le bruit; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre, qui s'arrêtoit par reprises, et souffloit toujours en fuyant à mesure que j'en approchois. Je la poursuivis si longtemps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une lumière qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher

vers cette lumière, la perdant quelquefois selon les obstacles qui me la cachoient, mais je la retrouvois toujours; et, à la fin, je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

« A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de la faire; puis, m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Il fut tel que j'eus de la peine à me persuader que ce n'étoit pas une imagination. Lorsque je fus convaincu que c'étoit une chose réelle, et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avois ouïe souffler et que j'avois suivie étoit un animal sorti de la mer, qui avoit coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

J'examinai la montagne, et remarquai qu'elle étoit située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement escarpée que la nature ne l'avoit pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venoit de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour de meilleur appétit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

« J'y retournai encore et allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main ; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avoient servi à descendre les bières, et dont il y avoit une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât, car alors ce n'en étoit pas la saison.

« Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisoit que de sortir du port, et qui vint passer assez près de l'endroit où j'étois. Je fis signe de la toile de mon turban, et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvois en ce lieu, je répondis que je m'étois sauvé d'un naufrage depuis deux jours, avec les marchandises qu'ils voyoient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étois et si ce que je leur disois étoit vraisemblable, se contentèrent de ma réponse et m'emmenèrent avec mes ballots.

« Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisoit et occupé du commandement du navire, eut aussi la

bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries, mais il ne voulut pas les accepter.

« Nous passâmes devant plusieurs îles, et, entre autres, devant l'île des Cloches, éloignée de dix journées de celle de Serendib, par un vent ordinaire et réglé, et de six journées de l'île de Kela, où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb, des cannes d'Inde et du camphre très excellent.

« Le roi de l'île de Kela est très riche, très puissant, et son autorité s'étend sur toute l'île des Cloches, qui a deux journées d'étendue, et dont les habitans sont encore si barbares qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette île, nous remîmes à la voile et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées que pour la subsistance des pauvres, et me donnai tout entier à mes parens et à mes amis, en me divertissant et en faisant bonne chère avec eux. »

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration

à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria, comme les autres, de revenir le jour suivant, à la même heure, pour dîner chez lui et entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad et les autres conviés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table, et, à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

CINQUIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avois soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai desssus, et, comme je n'avois pas

de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

« Nous fîmes voile au premier bon vent, et prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une île déserte, où nous trouvâmes l'œuf d'un roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermoit un petit roc près d'éclore, dont le bec commençoit à paroître..... »

A ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisoit déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.

LXXXIIIe NUIT.

Sindbad le marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage :

« Les marchands, poursuivit-il, qui s'étoient embarqués sur mon navire, et qui avoient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de hache, et firent une ouverture par où ils tirèrent le petit roc par morceaux, et le firent rôtir. Je les avois avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf, mais ils ne voulurent pas m'écouter.

« Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de se donner qu'il parut en l'air, assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine, que j'avois pris à gages pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifioit, s'écria que c'étoient le père et la mère du petit roc ; et il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes à la voile en diligence.

« Cependant les deux rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avoit mis l'œuf, et que leur petit n'y étoit plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner et prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

« Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et, se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenoit ; mais, par l'adresse du timonier qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus ; elle tomba à côté, dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en

vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si juste au milieu du vaisseau qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même ; mais, en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenois, avec le vent et le courant qui m'étoient favorables, j'arrivai enfin à une île dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

« Je m'assis sur l'herbe pour me remettre un peu de ma fatigue, après quoi je me levai et m'avançai dans l'île pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux : je voyois partout des arbres, les uns chargés de fruits verts et les autres de mûrs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisoient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits, que je trouvai excellens, et je bus de cette eau qui m'invitoit à boire.

« La nuit venue, je me couchai sur l'herbe, dans un endroit assez commode; mais je ne dormis pas une heure entière, et mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner et à me reprocher l'im-

prudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez moi plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin que je commençai à former un dessein contre ma propre vie ; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, et marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

« Lorsque je fus un peu avant dans l'île, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau ; je m'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisoit là ; mais, au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules et de le passer au delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

« Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse ce service ; c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, » lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente. Mais, au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard qui m'avoit paru décrépit passa légèrement autour de mon cou ses deux jambes, dont je vis que la peau ressembloit à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules, en me serrant si fortement la gorge qu'il sembloit vouloir m'étran-

gler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui..... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit ainsi cette histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXXIVe NUIT.

« Nonobstant mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon col ; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et, de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres ; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittoit point prise pendant le jour ; et, quand je voulois me reposer la nuit, il s'étendoit par terre avec moi, toujours attaché à mon cou. Tous les matins, il ne manquoit pas de me pousser pour m'éveiller ; ensuite il me faisoit lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, Messeigneurs, la peine que j'avois de me voir chargé de ce fardeau sans pouvoir m'en défaire.

« Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étoient tombées d'un arbre qui en portoit, j'en pris une assez grosse, et, après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisin, fruit que l'île produisoit en abondance, et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là, je pris la calebasse, et, la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étois accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

« Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avoit produit en moi et que je le portois plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse, il la prit, et, comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enivrer : aussi s'enivra-t-il, et bientôt, la fumée du vin lui montant à la tête, il commença de chanter à sa manière et de se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnoit lui firent rendre ce qu'il avoit dans l'estomac, et ses jambes se relâchèrent peu à peu; de sorte que, voyant qu'il ne me serroit plus, je le jetai par

terre, où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très grosse pierre et lui en écrasai la tête.

Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venoit de mouiller là pour faire de l'eau et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir et d'entendre le détail de mon aventure. « Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé ; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître qu'après les avoir étouffés ; et il a rendu cette île fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées : les matelots et les marchands qui y descendoient n'osoient s'y avancer qu'en bonne compagnie. »

« Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile ; et, après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville dont les maisons étoient bâties de bonnes pierres.

« Un des marchands du vaisseau, qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna

un grand sac; ensuite, m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avoient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : « Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. » Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

« Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts et fort droits, et dont le tronc étoit si lisse qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusqu'aux branches où étoit le fruit. Tous les arbres étoient des arbres de cocos, dont nous voulions abattre le fruit et en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante..... »

Scheherazade vouloit poursuivre; mais le jour qui paroissoit l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

LXXXVe NUIT.

« Les marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueilloient les cocos avec ardeur, et nous les jetoient avec des gestes qui marquoient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

« Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avoit envoyé à la forêt me donna la valeur du sac de cocos que j'avois apporté.

« Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnoit; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos que j'en avois pour une somme considérable.

Le vaisseau sur lequel j'étois venu avoit fait voile avec des marchands qui l'avoient chargé de cocos qu'ils avoient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville

pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenoit; et, lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

« Nous mîmes à la voile, et prîmes la route de l'île où le poivre croît en plus grande abondance. De là nous gagnâmes l'île de Comari, qui porte la meilleure espèce de bois d'aloès, et dont les habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco en ces deux îles contre du poivre et du bois d'aloès, et me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gages pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très grosses et de très parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora; de là, je revins à Bagdad, où je fis de très grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloès et des perles que j'avois apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens. »

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner

cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda audience, et fit le récit de son sixième voyage de la manière que je vais vous le raconter.

SIXIÈME VOYAGE DE SINDBAD

LE MARIN.

« Messeigneurs, leur dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune et à chercher de nouvelles disgrâces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion ; et il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire dont le capitaine étoit résolu à faire une longue

navigation. Elle fut très longue, à la vérité, mais en même temps si malheureuse que le capitaine et le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeoit ainsi : « Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très rapide emporte le navire, et nous allons tous périr dans moins d'un quart d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous ne saurions en échapper s'il n'a pitié de nous. » A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles ; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

« Cela étant fait, le capitaine nous dit : « Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous

creuser ici chacun notre fosse, et nous dire le dernier adieu, car nous sommes dans un lieu si funeste que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous ne s'en est retourné chez soi. » Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

« La montagne au pied de laquelle nous étions faisoit la côte d'une île fort longue et très vaste. Cette côte étoit toute couverte de débris de vaisseaux qui y avoient fait naufrage, et par une infinité d'ossemens qu'on y rencontroit d'espace en espace, et qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable, que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentoient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que partout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure dont l'ouverture est extrêmement haute et large. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons

avalent, et rendent ensuite changé en ambre gris, que les vagues rejettent sur la grève, qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres, dont la plupart sont de bois d'aloès, qui ne cèdent point en bonté à ceux de Comari.

« Pour achever la description de cet endroit, qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent ; et, s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourroit favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, et cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre la côte, où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgrâce, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne et se sauver par aucun endroit.

« Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également ; ainsi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, selon son tempérament et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions..... »

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour

commençoit à paroître. Le lendemain elle continua de cette sorte le récit du sixième voyage de Sindbad.

LXXXVI[e] NUIT.

« Ceux qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres ; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons ; et il ne faut pas s'en étonner : car, outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins, lorsque j'enterrai le dernier, il me restoit si peu de vivres que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin ; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu de me jeter dedans, puisque personne ne vivoit pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions ; je m'ensanglantai les mains à belles dents, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

« Mais Dieu eut encore pitié de moi, et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdoit sous la voûte de la grotte. Là, après avoir

examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre en doit sortir par quelque endroit; en construisant un radeau et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil pour me dédommager de mon naufrage avec usure ?

« Je n'hésitai pas de travailler au radeau après ce raisonnement; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avois à choisir; je les liai ensemble si fortement que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire; et, me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

« Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai

quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse qu'elle pensa me blesser à la tête, ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeois des vivres qui me restoient qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais, avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis longtemps ; mais, en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau étoit attaché et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendois pas leur langage.

« En ce moment, je me sentis si transporté de joie que je ne savois si je devois me croire éveillé. Étant persuadé que je ne dormois pas, je m'écriai, et récitai ces vers arabes :

Invoque la Toute-Puissance, elle viendra à ton secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et, pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien.

« Un des noirs, qui entendoit l'arabe, m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir.

Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine, en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose; nous sommes vite accourus pour voir ce que c'étoit, et nous avons trouvé que c'étoit ce radeau; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, et qu'après cela je satisferois leur curiosité.

« Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets, et, quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

« Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus; et, pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étoient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec les ballots, et commencèrent à me suivre..... »

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et parla dans ces termes :

LXXXVII[e] NUIT.

« Nous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusques à la ville de Serendib : car c'étoit dans cette île que je me trouvois. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il étoit assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever, et, me recevant d'un air très obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelois : lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin à cause de

plusieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois citoyen de la ville de Bagdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes États, et par où y êtes-vous venu ? »

« Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre ; et il en fut si surpris et si charmé qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloès et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes, car il n'en avoit point dans son trésor qui en approchassent.

« Remarquant qu'il considéroit mes pierreries avec plaisir, et qu'il en examinoit les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de Votre Majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter, et je ne veux point que vous sortiez de mes États sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en fai-

sant des vœux pour la prospérité du prince et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit tous les ballots dont le radeau avoit été chargé.

J'allois tous les jours, à certaines heures, faire ma cour au roi, et j'employois le reste du temps à voir la ville et ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

« L'île de Serendib est située justement sous la ligne équinoxiale; ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts parasanges de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'île, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; et tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, surtout le cèdre et le coco. On pêche aussi les perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières, et quelques-unes de

ses vallées fournissent le diamant. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

« Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très obligeante et très honorable. Il m'obligea de recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor, et, lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, et en même temps d'une lettre pour le Commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun-al-Raschid, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à Sa Majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya querir le capitaine et les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

« La lettre du roi de Serendib étoit écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté, et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étoient

d'azur, et voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

Le roi des Indes, devant qui marchent mille éléphans, qui demeure dans un palais dont le toit brille de l'éclat de cent mille rubis, et qui possède en son trésor vingt mille couronnes enrichies de diamans; au calife Haroun-al-Raschid.

Quoique le présent que nous vous envoyons soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère et en ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans notre cœur, et dont nous sommes bien aise de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans la vôtre, attendu que nous croyons le mériter, étant d'un rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu.

« Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très rondes, et toutes du poids d'une demi-drachme ; secondement, en une peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnoie d'or, et dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloès le plus exquis, avec

trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; et, enfin, le tout étoit accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

« Le navire mit à la voile; et, après une longue et très heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée fut de m'acquitter de la commission dont j'étois chargé..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIIIe NUIT.

« Je pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du Commandeur des croyans, suivi de la belle esclave et des personnes de ma famille qui portoient les présens dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant, et, après lui avoir fait une harangue très concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendib, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince

fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquoit par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois, et, après m'être relevé : « Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer Votre Majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur ; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paroître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône un autre est debout, qui porte une colonne d'or au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie et montés sur des éléphans richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant crie de temps en temps à haute voix :

Voici le grand monarque, le puissant et redoutable sultan des Indes, dont le palais est couvert de cent mille rubis, et qui possède vingt mille couronnes de diamans! Voici le monarque couronné, plus grand que ne furent jamais le grand Solima et le grand Mihrage!

« Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône crie à son tour :

Ce monarque si grand et si puissant doit mourir, doit mourir, doit mourir.

« L'officier de devant reprend et crie ensuite :

Louange à celui qui vit et ne meurt pas.

« D'ailleurs, le roi de Serendib est si juste qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses États : ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. » Le calife fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paroît en sa lettre, et, après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » A ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent..... »

Sindbad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE
DE SINDBAD LE MARIN.

« Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit plus que du repos, je m'étois bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous : il faut que vous me rendiez un service; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendib; il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

« Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera Votre Majesté ; mais je la supplie très humblement de songer que je suis rebuté des fatigues

incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusques à la fin. Dès que j'eus cessé de parler :

« J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendib, vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous sera libre de vous en revenir. Mais il faut y aller : car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bienséance et de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. » Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

« Je me préparai en peu de jours à mon départ ; et, sitôt qu'on m'eut livré les présens du calife avec une lettre de sa propre main, je partis et pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très heureuse ; j'arrivai à l'île de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étois chargé, et les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

« Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah! Sindbad ! me dit-il, soyez le bienvenu ! Je vous jure que j'ai songé à vous très souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment, et, après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

« Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, de Cufa et d'Alexandrie ; un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon ; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion ; il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue en ces termes :

Salut, au nom du souverain guide du droit chemin, au puissant et heureux sultan, de la part d'Abdallah Haroun-al-Raschid, que Dieu a placé dans le lieu d'honneur après ses ancêtres d'heureuse mémoire.

Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous vous envoyons celle-ci, émanée du conseil de notre Porte, le jardin des esprits supérieurs. Nous espérons qu'en jetant les yeux dessus, vous connoîtrez notre bonne intention, et que vous l'aurez pour agréable. Adieu.

« Le roi de Serendib eut un grand plaisir de voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin, et le roi, en me congédiant, me fit un présent très considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérois, et Dieu en disposa autrement.

« Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves..... »

Le jour qui paroissoit imposa silence à Schehe-

razade. Le lendemain elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIXe NUIT.

Sire, dit-elle au Sultan des Indes, Sindbad, continuant de raconter les aventures de son dernier voyage :

« Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés et qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée, où ils nous vendirent.

« Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier. Je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avoient vendu m'avoient enlevé tout ce que j'avois. « Mais dites-moi, reprit-il, si vous ne pourriez pas tirer de l'arc. » Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, et que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches ; et, m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant,

il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et dont l'étendue étoit très vaste. Nous y entrâmes fort avant, et, lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite, me montrant un grand arbre: « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphans que vous verrez passer : car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

« Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron se proposoit de revenir lorsque l'animal seroit pourri et d'enlever les dents pour en faire commerce.

« Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un

éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur un même arbre, je me plaçois tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendois l'arrivée des éléphans, je m'aperçus avec un extrême étonnement qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre que la terre en étoit couverte et trembloit sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté et l'environnèrent tous, la trompe étendue et les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile, et saisi d'une telle frayeur que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

« Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphans m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, et fit un si puissant effort qu'il le déracina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe, et me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivoient en troupe, et me porta jusqu'à un endroit, où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la

place, ne voyant plus d'éléphants, je me levai, et je remarquai que j'étois sur une colline assez longue et assez large, toute couverte d'ossemens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville ; et, après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route ; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt, pour laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

« Dès que mon patron m'aperçut : « Ah ! pauvre Sindbad ! me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu. J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre, et, après t'avoir inutilement cherché, je désespérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie ? » Je satisfis sa curiosité ; et, le lendemain, étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions

venus de tout ce qu'il pouvoit porter de dents, et, lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir), Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités ! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre : les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute la ville à faire votre fortune, mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

« A ce discours obligeant je répondis : « Patron, Dieu vous conserve ! La liberté que vous

m'accordez suffit pour vous acquitter envers moi ; et, pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. — Hé bien, répliqua-t-il, le moçon nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner et des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le moçon ; et, pendant ce temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient firent la même chose : car cela ne leur fut pas longtemps caché. »

A ces paroles, Scheherazade, apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XC^e NUIT.

Sire, Sindbad, continuant le récit de son septième voyage :

« Les navires, dit-il, arrivèrent enfin ; et mon

patron, ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage ; et, de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; et, comme l'aventure qui m'avoit procuré la liberté étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

« Nous nous arrêtâmes dans quelques îles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens, et, quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai longtemps en chemin, et je souffris beaucoup ; mais je souffrois avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avois courus.

« Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai

heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris; et il auroit refusé d'y ajouter foi si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai si curieuses qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très content de l'honneur et des présens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage; et, s'adressant ensuite à Hindbad : « Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux je jouisse d'une vie agréable et tranquille? » Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, et dit en lui baisant la main : « Il faut avouer, Seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'af-

fligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort. »

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur, et de continuer de venir manger chez lui ; qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, et commença une autre histoire.





NOTES

DU TOME DEUXIÈME

Page 16, ligne 26. *Babouches* ou *pabouches*, sorte de chaussure orientale dans le genre des mules.

25, 13. *Derviche*, ou *dervis*, qui signifie pauvre, est le nom donné à des religieux musulmans qui font vœu de pauvreté et de chasteté, et dont la principale occupation est de prier et de soigner les malades. Ils n'ont pour costume qu'un manteau de gros drap posé sur leur chemise, et sont coiffés de grands chapeaux blancs sans bords faits en poil de chameau. Ils portent aussi autour du corps une ceinture en cuir à laquelle sont attachés des bijoux. Il y en a qui, pour obtenir les aumônes des fidèles, exécutent des jongleries ou tournent pendant des heures sur eux-mêmes en répétant le nom d'Allah. Ceux qui se livrent à ce dernier exercice sont appelés *derviches tourneurs*.

29, 19. *Scheik*, qui signifie littéralement vieillard, a pris, comme le mot latin *senior*, le sens de seigneur, chef. On donne ce nom aux chefs de communautés religieuses, aux prédicateurs, aux docteurs distingués.

55, 17. *Agib* signifie merveilleux.

58. Ce conte de la montagne de diamant est un de ceux qui ont été le plus imités par les romanciers du moyen âge.

82, 4. Le *roc* est un grand oiseau de proie fabuleux, de la forme d'un aigle, et qui avait, disait-on, la force d'enlever l'éléphant et le rhinocéros.

100, 15. *Sésame,* plante oléagineuse, dont la graine se mange bouillie ou grillée.

133, 14. On donne le nom de *cadi* soit aux juges, soit aux notaires.

153, 15. *Balsora* ou *Bassora,* ville très commerçante de la Turquie d'Asie, fondée en 636 par Omar.

— 27. Les *îles Vakvak,* que les Arabes placent au delà de la Chine, sont ainsi appelées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom.

158, 26. *Deggial,* ou *Dedjâl,* est le nom donné à l'Antechrist.

166, 21. Sur l'oiseau appelé *roc,* voir ci-dessus la note de la page 82.

182. Ce conte du géant est très probablement imité de l'épisode de Polyphème, dans l'*Odyssée.*

207, 7. *Serendib,* nom arabe de l'île de Ceylan.

218, 9. L'*île de Comari* est la presqu'île en deçà du Gange qui se termine par le cap Comorin.

229, 16. Le *parasange* est une ancienne mesure itinéraire des Perses qui équivaut à 5250 mètres.

233, 26. *Solima,* c'est-à-dire Salomon.

— 27. *Mihrage* est un ancien roi très renommé chez les Arabes pour sa puissance et sa sagesse.

237, 14. *Cufa,* ville de l'Irak-Arabi, sur le bras occidental de l'Euphrate, à cinquante lieues de Bagdad.

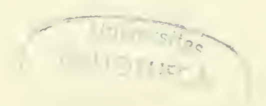
244, 5. Le *moçon,* ou *mousson,* est un vent périodique de la mer des Indes qui souffle six mois de l'ouest à l'est, et six mois en sens contraire. On donne aussi le nom de *la mousson* à la saison pendant laquelle règne ce vent.



TABLE

DU TOME DEUXIÈME



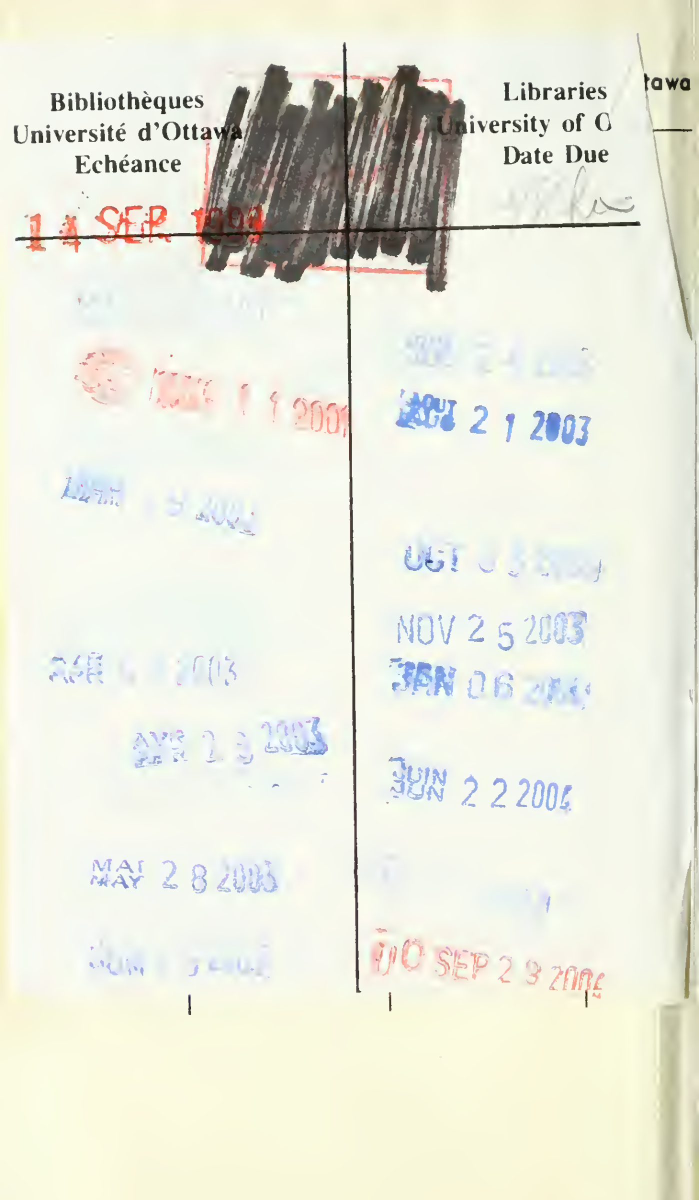


Imprimé par D. Jouaust

POUR LA

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

M DCCC LXXXI



Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance
Libraries
University of O
Date Due
tawa
14 SEP 1999
[redacted]
AUG 21 2003
NOV 25 2003
MAI
MAY 28 2003
JUIN
JUN 22 2004
SEP 23 2004

